



Lettres québécoises Page D 3
La chronique de Robert Lalonde
Page D 4
Grille télé du week-end Page D 6



Littérature jeunesse Page D 3
Formes Page D 8

FICTION ET
ESPACE

Éloge du plaisir et de la lenteur

France Daigle et l'espace cérébral

Dans quelle mesure et de quelle manière l'espace dans lequel s'inscrit le quotidien des auteurs devient-il un espace mental qui inspire, nourrit ou construit l'écriture? Des réponses à ces questions posées aux écrivains francophones d'ici, afin d'apprendre d'eux les mécanismes mentaux, les affinités électives qui les ont poussés à métamorphoser un espace géographique en espace de la fiction et, au bout du compte, à plonger dans la fiction de l'espace.

BLANDINE CAMPION

Lorsque l'on rencontre France Daigle, il ne faut pas craindre les silences. Tant pis pour ceux qui seraient trop pressés. Car à chaque question posée, l'écrivaine prend tranquillement le temps de répondre, de chercher le terme juste, l'expression appropriée, pendant que sur son visage sans cesse en mouvement se combinent un air attentif et un léger sourire...

Chez cette écrivaine acadienne, auteure, entre autres, de *La vraie vie* (1993) et de *1953... chronique d'une naissance annoncée* (1995), le rire ne semble en effet jamais très éloigné de la réflexion, l'un et l'autre constituant les deux facettes d'une existence où le désir de création s'est affirmé très tôt. Cette poète et romancière, qui s'est aussi intéressée à l'écriture dramatique, aime d'ailleurs à plaisanter et ne s'en prive guère. Le regard qu'elle porte sur le monde s'avère à la fois méditatif et amusé, comme si les objets et les individus rencontrés pouvaient devenir à tout instant source d'un questionnement sur les choses essentielles, mais aussi source de divertissement. Ludique, tel est l'adjectif qui s'impose pour décrire le rapport que France Daigle entretient aussi bien avec le monde qu'avec l'écriture.

Le jeu de l'écriture

En effet, la romancière évolue dans l'espace de la fiction comme dans un espace résolument ludique, dans lequel, selon ses propres termes «on peut s'amuser».

«L'écriture est pour l'espace dans lequel je joue le mieux, autant dans les propos que dans la forme. J'ai vraiment l'impression que si je ne m'amuse pas, si je ne me surprends pas moi-même, même s'il y a d'autres aspects dans l'écriture, cela ne vaut pas la peine. Ce jeu-là, lorsque je commence à écrire un livre, j'espère toujours que les gens vont y embarquer, que cela les fera jouer eux aussi. Bien sûr, avec plus ou moins de réussite. Mais c'est mon premier souhait: que le livre procure un plaisir de jeu, dans lequel on peut se laisser aller, sans avoir forcément à questionner tous les éléments».

Ce «plaisir de jeu» évoqué par la romancière est particulièrement sensible dans son plus récent roman, paru au printemps et intitulé *Pas pire*. En effet, dans ce récit, se multiplient les occurrences du terme «jeu», et

VOIR PAGE D 2: ÉLOGE

LIVRES

CONTES INDIENS ET AUTRES ODEURS ESSENTIELLES



LÉGENDES, MYTHES, ALLÉGORIES, CONTES VARIÉS, HISTOIRES FABULEUSES, LES RÉCITS INDIENS FORMENT

UN UNIVERS À LA FOIS ÉRUDIT, ORIGINAL ET POÉTIQUE. LA PLÉIADE PUBLIAIT RÉCEMMENT SON PREMIER VOLUME DE LETTRES INDIENNES, SOUS LA RESPONSABILITÉ D'UNE DIZAINE DE SPÉCIALISTES DU DOMAINE ORIENTAL.

GUYLAINE MASSOUTRE

Remontons le temps. Echelonnés sur les siècles, de talentueux auteurs réussissent à intégrer les traditions savantes, la spiritualité et la fantaisie indiennes dans leurs récits. Tel est le cas de Somadeva, le conteur d'une «Histoire céleste» qui, par amour de la fille de l'Himalaya, brisa les idoles et nous légua un déluge de contes, des légendes divines humanisées.

«Cette courtisane s'est parfumée de santal, de camphre, d'aloès noir, de musc et autres essences excellentes, elle diffuse autour d'elle des odeurs exquis et tu dis qu'elle sent le bouc?» Ainsi discutent un roi et un jeune délicat, capable de percevoir chez une beauté l'odeur du lait de chèvre dont sa nourrice l'a gavée. Le frère du délicat voit sa peau imprimée par un poil caché sous sept matelats. Ils tirent de leurs sens raffinés cent mille pièces d'or. Faut-il croire le vampire qui raconte cette histoire à un sage roi, lors d'une promenade?

Une vague de héros

La littérature médiévale indienne offre des motifs idéaux qui embellissent la terre de fleurs printanières. Somadeva, brahmane cachmirien de la seconde moitié du XI^e siècle, est l'un de ces auteurs majeurs de la littérature en sanskrit. La traduction de son *Océan des rivières de contes*, dont le titre signifie «réceptacle de bijoux», nous est offerte pour la première fois en français, dans la prestigieuse collection de La Pléiade dont c'est le premier volume de lettres indiennes, sous la responsabilité d'une dizaine de spécialistes du domaine oriental. Par l'introduction, les notes, le répertoire et la table analytique, tout à fait clairs et utiles, ils nous permettent de ne pas nous y noyer, sans nous en remettre, comme des aventuriers en mer.

L'Océan, écrit entre 1063 et 1081, est l'adaptation libre d'un gigantesque texte obs-

cur, écrit dans «la langue des démons». Somadeva, en changeant de registre et en y incluant d'autres apports de la tradition écrite et orale — il incorpore, par exemple, deux versions du *Ramayana* — lui donne un statut de chef-d'œuvre littéraire dans la langue noble de ce temps. C'est un livre profane, placé sous l'inspiration du dieu Shiva.

L'Océan comprend dix-huit livres, composés de contes appelés des «flots». Des histoires variées s'y succèdent comme autant de vagues. Très diffusées dans l'Inde classique, elles ont été répandues dans la plupart des vernaculaires indiens. On y reconnaît aisément les motifs de type folklorique: langage des animaux, signes de reconnaissance, techniques magiques, passions sans limites, lieux merveilleux ou hantés, ruses de tout acabit, transformations surnaturelles, féériques ou fantastiques. Ces motifs se retrouvent disséminés dans les fabliaux, le *Decameron*, chez Andersen. Traduit en anglais, en allemand et en italien, *L'Océan* avait paru en français partiellement, en 1963, sous le titre des *Contes du vampire*, recueil fabuleux et folklorique dont la traduction de Louis Renou figure dans le volume.

Sources et deltas

L'Océan est un monde joyeux, bourré de péripéties cocasses et hanté par une variété admirable de caractères. On ne connaît pas d'autre texte de Somadeva. Mais on constate qu'il avait un projet littéraire cohérent, complexe, et qu'il l'assuma consciemment, fournissant même des détails historiques relatifs à son temps qui ont été confirmés par des sources extérieures. Intellectuel fiable, ce fin lettré, protégé par une reine, réussit à glisser entre les lignes les faiblesses du pouvoir politique. Il sut déguiser son regard vif sous les travestissements de personnages tout à fait fantasques, mais bien motivés, littérairement parlant.

L'Océan est un trésor de connaissances et d'observations sur la nature humaine, dont le projet épique et l'ampleur, l'humour aussi, rappellent l'œuvre de Rabelais. Quant au ton et à l'alacrité du récit, il est très proche des *Contes des mille et une nuits*; ses personnages également. Son caractère discontinu, contrebalancé par une architecture rigoureuse, dont le sens est parfaitement perverti par des jeux de cache-cache, des ruses et des jeux de piste, pour ne pas dire des métaphores délirantes en forme de devinettes, rappelle la littérature de la Renaissance italienne. On pensera au *Roland amoureux* de Boiardo, à la *Jérusalem délivrée* de Le Tasse, ou au *Don Quichotte* de Cervantès.

Philosophie, psychologie, religion, théâtre, musique, au-delà du conte folklorique, s'y côtoient harmonieusement. Assez pour dépasser les conventions ou les banalités qui pourraient nous détourner des efforts quand même nécessaires pour jeter des ponts par-dessus nos frontières culturelles et garder en éveil notre curiosité.

Une surprenante modernité

Somadeva est un innovateur. D'abord, parce qu'il coupe «la Grande Histoire» dont il est parti en divisant sa longueur par sept. Ensuite, parce qu'il la modernise, la remodelant sur le principe de la renaissance perpétuelle du principe divin, conduit par Shiva. On sait, selon la doctrine hindoue, que les âmes transmigrent, que les avatars apparaissent et que l'ascèse permet de se délivrer. Rois, savants, guerriers, magiciennes, brahmanes, êtres démoniaques, tous se plient à cette mise en scène. Mais surtout, les apports de Somadeva sont des récits picaresques ou galants — il y en a des centaines —, des fables à visée morale et des légendes brahmaniques, bouddhiques ou jainas. Il digresse avec art, nous perd et nous rattrape. Ce brillant conteur sait nous manipuler.

VOIR PAGE D 2: CONTES INDIENS

Les Bouquinistes du Saint-Laurent

À Trois-Pistoles

LA MAISON DE VLB
Du 14 au 17 août de 11 h à 22 h

Gouvernement du Québec
Ministère de la Culture
et des Communications

Une production et
réalisation d'Hélène Tirole

Gouvernement
du Québec



Des boîtes de livres à ciel ouvert!

Des livres anciens,
neufs ou d'occasion,
à tous les prix,
pour tous les goûts.

en collaboration avec

présenté par

LE DEVOIR



LIVRES

ÉLOGE

L'écriture, un jeu qui se joue à deux

SUITE DE LA PAGE D 1

l'auteure y «joue» à déconstruire et reconstruire aussi bien la temporalité que les différentes intrigues qu'elle entremêle, à créer des effets d'échos et de mise en parallèle, à multiplier les discours et les références culturelles ou historiques. De fait, le lecteur est inmanquablement amené à entrer dans le jeu pour créer son propre parcours au cœur de la fiction. Ainsi, comme le montre chacun de ses livres, pour France Daigle, l'écriture est un jeu qui se joue à deux, grâce auquel l'écrivaine peut partager avec ses lecteurs un imaginaire qui prend sa substance dans la vie de tous les jours.

Il ne faudrait cependant pas croire que l'espace ludique dans lequel évolue France Daigle et qu'elle recrée dans l'écriture soit un espace de légèreté, de gratuité ou de facilité, bien au contraire. Derrière le plaisir évident, derrière le rire qui se dessine au détour des phrases, se cachent à la fois une gravité sereine, un questionnement sur le monde et un souci constant de cohérence.

Même si l'auteure avoue poser difficilement un regard auto-reflexif sur son œuvre, la démarche qui est à la naissance de l'écriture reste une démarche consciente, liée à un profond désir de discernement. Ainsi, lorsqu'on lui demande ce qui, précisément, ouvre la porte de son imaginaire, France Daigle précise : «*Je m'inspire essentiellement des choses de tous les jours que tout à coup je vois sous un autre jour. Ces choses-là me semblent particulières, drôles ou bizarres, ou même très compréhensibles... Pourquoi? Il faut toujours que je pense que ce que je vais écrire va être plus beau, ou va aller plus loin que ce que je vois. Dépasser le quotidien est ma première motivation: aller au-delà des choses comme elles sont. Tout se passe comme si je regardais les choses pour voir ce qu'il y a derrière. C'est devenu une seconde nature.*»

«Je m'inspire essentiellement des choses de tous les jours que tout à coup je vois sous un autre jour»

Le livre comme un puzzle

Jour après jour, l'auteure engrange donc des réflexions sur ces petits faits de rien qui lui paraissent paradoxaux, étonnants, jusqu'à ce que se dessine le contour d'un nouveau livre. Même durant les périodes d'écriture intense, l'auteure reste en prise directe sur le monde, car pour elle l'espace extérieur, réel, et l'espace imaginaire sont intimement mêlés. En eux, elle puise les morceaux épars d'une image que tout le travail d'écriture visera à façonner, à reconstruire.

Pour France Daigle, le livre à venir se présente donc sous la forme d'un casse-tête à démêler: «*Au début, la démarche était moins claire. Aujourd'hui, je sais où je vais. Je cherche toujours le sujet qui aura une forme en lui-même et je m'amuse à bâtir là-dessus.*»

La figure du casse-tête, du puzzle, est ici loin d'être innocente. En effet, cette image cristallise tous les éléments

essentiels de l'écriture de France Daigle. Tout d'abord, le puzzle fait bien entendu référence à la dimension ludique, au plaisir du jeu évoqué plus haut. Mais il illustre aussi le caractère fragmenté aussi bien de la vie contemporaine dont nous parlent les livres de France Daigle, que de ses fictions elles-mêmes, dans lesquelles le blanc typographique prend une grande place. Enfin, il traduit cette part de réflexion, de reconstruction du sens qui est fondamentale dans la démarche scripturale de l'auteure.

On l'aura compris, l'espace qui caractérise le mieux France Daigle, c'est l'espace cérébral, celui dans lequel naissent les constructions ludiques de l'esprit, celui à travers lequel passe toute la part d'expérimentation aussi bien de la vie que de l'écriture elle-même, que l'on appréhende jour après jour, livre après livre, en savourant à sa

juste valeur chacun des moments offerts. Car s'il est profondément cérébral, l'espace dans lequel évolue l'auteure n'est jamais exempt de plaisir, de joie: «*Je pense que le plaisir, intellectuel, charnel, toutes les jouissances imaginables qui viennent du fait que les choses font du sens, ces petites choses qui font qu'on continue, qu'on a envie d'en trouver d'autres, d'en créer d'autres, voilà ce qui fait mon univers intérieur. J'ai le sentiment de vouloir la joie, ce qui signifie aller d'une chose à l'autre, en respectant les forces du moment. C'est ce que je fais en écrivant: essayer d'apporter des petits plaisirs, tout en cherchant à voir le grand portrait à travers les fragments.*»

Il y a chez France Daigle une osmose entre la gravité et le plaisir, tous deux vécus à un rythme qui respecte celui de l'individu. La retenue, la modération, la mesure, font partie intégrante de sa personnalité autant que de son héritage acadienne. Écouter parler France Daigle, c'est découvrir toute la sagesse de cette lenteur.

CONTES INDIENS

L'aventure de ce prince est une transposition, au plan mondain, de ce que d'autres héros accomplissent dans la grande littérature ancienne



Le traditionnel bain sur les rives du Gange.

SYLVIE PEPIN

SUITE DE LA PAGE D 1

Sans perdre le fil, il nous précipite dans des méandres où le jeu fictif s'allie aux constructions symboliques, si bien que le sens peut se suivre à plusieurs niveaux. Que demande de plus un lecteur occidental? Il devient vite captif de ce labyrinthe, de cette narration aux lignes brisées. Somadeva l'emène dans ses propres codes de lecture.

Déjà pour les contemporains de Somadeva, l'Océan était un spectacle grandiose sur une mer agitée, une composition évocatrice de l'âme et non un paysage réel. Les personnages originaux y ont perdu leur roture originelle. Au lieu des marchands et des petites gens, des princes, des courtisans et des ascètes occupent le devant de la scène. Le héros principal est le prince Naravahanadatta, fils du roi des Vatsa, qui allie le caractère d'un noble et celui d'un marchand. Jeune héros doué, beau et aimé des dieux, son anxiété qui l'humanise fait de lui le premier récepteur des contes: ses compagnons le soutiennent par toutes sortes de récits. Mais, comme il se doit dans les grandes épopées, l'histoire se situe plusieurs siècles avant Somadeva, dans un âge d'or idéalisé. Comment s'y retrouver?

Derrière la fantaisie des apparences, se cache une unité de sens. L'aventure de ce prince est une transposition, au plan mondain, de ce que d'autres héros accomplissent dans la grande littérature ancienne sur le

plan guerrier, comme dans le Ramayana, ou religieux, comme dans la connaissance des Veda. Certes, lire sa quête du profit, des plaisirs et du succès auprès des femmes peut suffire. Mais n'est-il pas intéressant de comprendre que cette recherche est une marche parsemée d'épreuves, à travers des déserts, des jungles et une confrontation finale avec l'océan. Le but du récit? La découverte de soi-même. Accéder à un état surhumain, par une maîtrise mystique qui transcende la condition humaine.

Une ambiance féerique, magique et religieuse nimbe cette épopée sociale. Stimulante, imprévisible et touffue, elle ressemble à une œuvre baroque. Le sens affleure par allusion. L'humanité, déçue du bonheur divin, s'y agit en compagnie des démons, des maudits et des êtres inférieurs qui la renvoient à elle-même. Prise dans le cycle de l'incarnation, elle se dédouble à profusion, redoublant les rôles, les aventures et la quête d'une rédemption à laquelle le lecteur, initié au sens secret de l'œuvre, contribuera peut-être!

À la fin, le narrateur devient lui-même le héros d'une aventure. Au lecteur de forger le salut de son âme! Littérature libertaire, divertissante, très efficace, ses images ont une portée initiatrice. Si le réalisme y côtoie toujours la spiritualité, c'est pour mieux appeler le lecteur à purifier son quotidien.

Au plan du divertissement, le moindre n'est pas l'accession des héros à l'état de Vidyadhara, ou homme-

dieu, une forme d'humanité géniale et aérienne, tantôt souffrante ou cruelle, tantôt amusant ou bienfaisante, selon l'ambivalence des croyances indiennes. Lire l'Océan donne le sentiment d'acquiescer un mérite spirituel comparable à celui des personnages: nous délivrer de la malédiction d'être humains et de la magie noire de tous les démons.

Océan des rivières de

CONTES

Somadeva, sous la direction de Nalini Balbir, NRF Gallimard, Paris, 1997, 1732 pages (coll. La Pléiade).



Somadeva
Océan
des rivières de contes

ÉDITION PRÉPARÉE POUR LA LIBRAIRIE LE SAUVAGE BRUNER
AVEC LA COLLABORATION DE NALINI BALBIR, ANNE BILLORE, SYLVAIN BRUGNOT, CHRISTOPHE GILLES, CHRISTINE GOUFFIER, JEAN-FÉLIX ET JEAN-FRÉDÉRIC HUBERT.
TRANSCRIPTION DES «CONTES DE VAMPIRA» PAR GUY DE RHODE.
AVEC LA COLLABORATION DE MARIE-JOSÈPHE BAISSE

urf

ESSAIS

La dépendance selon Albert Memmi

LE BUVEUR ET L'AMOUREUX. LE PRIX DE LA DÉPENDANCE
essai par Albert Memmi, Éditions Arléa, Paris 1998, 252 pages

NAÏM KATTAN

Comme essayiste, Albert Memmi est surtout connu pour ses ouvrages: *Portrait du colonisé*, *Portrait du Juif* et *L'homme dominé*, dans lesquels il décrit la manière dont s'opère

la domination de l'homme par l'homme.

Depuis quelques années, il explore la contrepartie de la sujétion et de la domination, et se préoccupe de ce qu'il appelle la dépendance, terme qui, dans ses récents écrits, couvre un très vaste domaine. Il comprend ce, qu'en anglais, on nomme *addiction*: l'alcool, la cigarette, la drogue, le travail. Cependant, pour lui, la dépendance concerne également l'art, l'amour, la religion. Telle qu'il la définit, elle «est une relation contraignante, plus ou moins acceptée, avec un être, un objet, un groupe ou une institution réels ou idéals et qui relève de la satisfaction d'un besoin ou d'un désir».

Tout dépendant a besoin d'un pourvoyeur, duo qui avec l'objet d'échange constitue un triangle. Dans *Le buveur et l'amoureux*, Memmi décrit le rapport entre le malade et le médecin ainsi que celui qui lie l'enfant à ses parents. Il évoque le buveur et s'attarde sur le rapport amoureux. Il fait l'analyse de celui-ci par le biais de trois films: *Scènes de la vie conjugale* de Bergman, *Portier de nuit* de Cavani et *L'Empire des sens* d'Oshima.

L'ouvrage se termine par des cha-

pitres consacrés à la morale, la liberté et l'identité culturelle. D'après lui, celle-ci s'appuie sur un groupe et un système de valeurs «qui se renforcent réciproquement». La tradition, le passé, l'origine sont présents mais Memmi les relativise, car «l'identité culturelle est une équation dynamique où se combinent inextinguiblement des éléments plus ou moins stables et des éléments changeants et relativement imprévisibles». L'identité culturelle est, par conséquent, une «construction largement imaginaire» ou entre un «remarquable coefficient de croyance». Ce qui fonde cette identité est le besoin et ce qui la marque est son efficacité. L'appartenance à un groupe «revient à une dépendance ou à un système de dépendance-pourvoyance».

Pour Memmi, la liberté, comme la morale sont relatives car la société humaine n'est pas une abstraction.

On suit, dans cet ouvrage, le cheminement d'Albert Memmi. Le révolté et militant d'hier est toujours là, mais est rejoint par l'homme d'analyse et de réflexion qui, sans nier ses positions premières, découvre la relativité des faits sociaux et humains et cherche à se diriger dans les voies de la sérénité et de la sagesse.

CONCOURS

ACTES SUD

20 ans de découvertes

Un été à croquer

Christyne Brouillet
Du lundi au jeudi à 19h
Une réalisation de Christophe Rodriguez

première chaîne
Radio-Canada

1er prix
Un bon d'achat chaque semaine des éditions Actes Sud, d'une valeur de 100 \$ (taxes incluses)

2e prix
Une sélection des oeuvres publiées aux éditions Actes Sud, d'une valeur de 1000 \$ (taxes incluses) - Tirage 27 août

3e prix
Un forfait champêtre d'une fin de semaine pour deux personnes dans un des établissements du réseau Hôtellerie Champêtre d'une valeur de 600 \$ - Tirage 27 août.

Pour participer, écoutez l'émission *Un été à croquer* animée par Christyne Brouillet, diffusée du lundi au jeudi de 19h à 21h sur les ondes de la première chaîne de Radio-Canada. Chaque semaine, une nouvelle question sera proposée. Trouvez la réponse sur le site internet *Infoculture de la radio de Radio-Canada* au <http://radio-canada.ca/infoculture>

Remplissez le coupon-réponse qui sera publié tous les mardis et samedis dans *Le Devoir* du 7 juillet au 22 août. Le tirage se fera à tous les jeudis de chaque semaine. Faites-le parvenir à l'adresse suivante

Le Devoir
Concours «Actes Sud, 20 ans de découvertes / Un été à croquer»
2050, rue de Bleury, 9e étage
Montréal (Québec)
H3A 3M9

N'oubliez pas d'inclure également le nom et l'adresse de votre librairie préférée.

En collaboration:

LE DEVOIR

alq
ASSOCIATION DES LIBRAIRES DU QUÉBEC

Hôtellerie
Champêtre
1 800 714-1214

Question: Avec quel objet Fluvia se donne-t-elle des petits coups sur le front?

Réponse _____
Nom _____
Adresse _____ Code postal _____
Ville _____
Téléphone (bur.) (rés.) (téléc.) (e-mail) _____
Ma librairie préférée Adresse _____

Les fac-similés sont acceptés, pas les photocopies. Les participants doivent avoir 18 ans et plus. Les règlements du concours sont disponibles au Service à l'auditoire de Radio-Canada.

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE fête ses 10 ans.

Recevez un livre-cadeau à l'achat de deux titres de la collection.



Offre valable jusqu'au 30 septembre 1998

En vente chez votre librairie participante



LITTÉRATURE JEUNESSE

Devoir de vacances

Quatre ouvrages ludiques pour faire pousser la bosse des mathématiques

CAROLE TREMBLAY

LE CANARD QUI NE SAVAIT SUR QUI COMPTER

Texte de Phyllis Root, illustrations de Jane Chapman, Grund, 32 pages.

JE SAIS MULTIPLIER

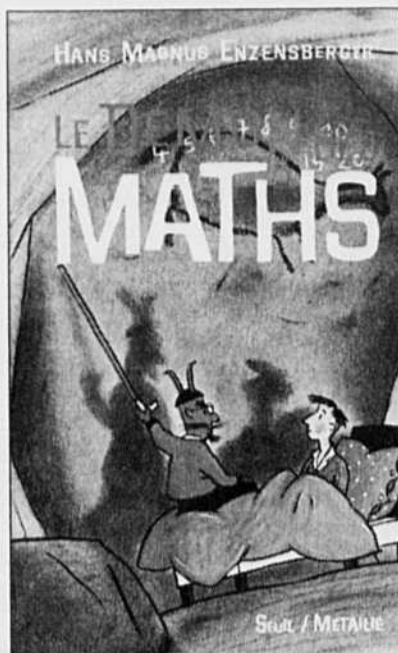
un livre animé en trois dimensions, Seuil Jeunesse, 14 pages.

LA MALÉDICTION DES MATHS

Jon Scieszka et Lane Smith, Seuil Jeunesse, 32 pages.

LE DÉMON DES MATHS

Hans Magnus Enzenberger, Seuil, Métailié, 268 pages.



Il y a ceux qui l'ont et ceux qui ne l'ont pas. Quand, à sept ans, compter ses propres orteils constitue une épreuve insurmontable, quand à douze, 4X4 représente soit une voiture, soit une énigme insoluble, et qu'à dix-huit, pi n'est qu'une façon impolie de répondre à ses parents, on peut conclure que la fameuse bosse des mathématiques brille par son absence.

Pour pallier cette infirmité, les traitements ne sont pas légion. La méthode dure condamne à répéter, recommencer et remettre cent fois sur le boulier son ouvrage. Mais il y a aussi la technique douce, qui vise à transformer le labeur ennemi en activité ludique. Voici quelques ouvrages de cette tendance à rendre le monstre sympathique.

Comme il vaut mieux prendre le mal à sa racine, on apprend d'abord à compter. Avec *Le Canard qui ne savait sur qui compter*, un palmipède enfoncé dans la boue du marais appelle dix fois au secours. Deux poissons, trois élans et quatre criquets et ainsi de suite jusqu'aux dix libellules, tentent de lui venir en aide. Onomatopées comiques et hurlements dramatiques sont au programme. Il faudra que tous les sauveteurs mettent la main à la pâte pour tirer le canard de son mauvais pas dans un grand splouch final.

Avec *Je sais multiplier*, on passe aux classes suivantes. Comme on peut s'en douter, on y apprend les tables de multiplication de 1 à 12. Mais oubliez l'envers rose terne des cahiers Canada, chaque double page de ce livre animé fourmille de détails, de trucs mnémotechniques, de phylactères et de bouts de carton à pousser, tirer ou tourner. C'en est étourdissant. Chaque nombre est représenté par un thème. Un: à la rencontre des étoiles. Un cosmonaute visite en fusée chacune des douze planètes. Deux: l'arche de Noé. Trois, les plantes, etc. La science n'a pas encore déterminé l'efficacité de la méthode, mais une chose est sûre, les tables de multiplication n'ont jamais été moins rebutantes.

«Savez-vous que vous pouvez presque tout envisager comme un problème mathématique?» Dans *La Malédiction des*

maths, cette simple question posée par la prof transforme la journée d'une fillette en un délirant succession de problèmes. La pauvre victime ne peut plus manger ses céréales sans se demander combien il y a de centilitres dans un litre de lait. Choisir des vêtements assortis devient un casse-tête de probabilités et acheter sa collation à prix réduit, le prétexte à de pénibles acrobaties de calcul. A chaque question correspond un choix de réponses parmi lesquelles se glissent des solutions absurdes qui ajoutent la touche humoristique nécessaire à l'assimilation de la matière. Les illustrations rendent à merveille la sensation cauchemardesque d'un univers régi par une tornade d'équations. A partir de 8 ans.

Le Démon des maths s'adresse à tous ceux qui ont franchi le Rubicon de la puberté en gardant une dent contre la prof de math. On doit le dire, le public est large. Pierre, un garçon d'environ douze ans, est visité la nuit par un petit diable colérique, bien décidé à lui inculquer le savoir de Pythagore et cie. Au début, Pierre croit avoir rencontré le monstre des monstres, le cauchemar suprême. Mais au long des douze visites nocturnes que lui fait le diabolon écarlate, l'horreur se mue en fascination et les ténèbres en lumière.

Écrit par le célèbre et cynique essayiste allemand H. M. Enzenberger, l'ouvrage vise ni plus ni moins qu'à convaincre tous et chacun du bonheur que peuvent procurer les mathématiques. L'exercice ne vise pas à faire comprendre les principes de base du calcul — oubliez les portions de tartes et les robinets qui coulent — mais à démontrer que les chiffres forment un univers étonnant, quasi magique.

Nombres premiers, suite de Fibonacci, nombres naturels et irrationnels, on pénètre à la suite de Pierre dans des univers du troisième type où la logique cotoie l'inexplicable pour en faire surgir toute la beauté. Dans un ouvrage qui est aux maths ce que le *Monde de Sophie* est à la philosophie, Enzenberger parvient à dégager le monde enchanté des nombres de la plate utilisation qu'on lui réserve généralement.

LIVRES

LETTRES QUÉBÉCOISES

Une jeunesse à retardement

Roman des origines, hommage à la musique populaire, Darling est aussi l'histoire d'une folie tardive, celle d'une femme qui semble vouloir corriger le parcours de sa vie

DARLING
Louise Desjardins,
roman, Leméac, 1998, 236 p.

On retrouve chez les personnages principaux de l'œuvre de Louise Desjardins — y compris ceux de certains des poèmes narratifs qu'elle a publiés depuis une dizaine d'années — des préoccupations semblables, encore qu'elles soient explorées diversement: ces femmes refusent les contraintes et donnent l'impression d'avoir certains comptes à régler avec la réalité.

Son premier roman, *La love* (Leméac, 1993) racontait la jeunesse fiévreuse d'une jeune fille de Rouyn dans les années 50; Claude Ethier rêvait d'être «une page de roman», de vivre un amour sensuel et romantique avec quelque bel étranger, une passion qui contrarie l'entourage, qui donne des frissons et fait perdre la tête, quelque chose de grave et de joyeux tout à la fois, et qui n'existe que dans l'imagination ou dans certains films: c'était un peu tout cela, *La love*. L'héroïne n'en sortait ni meurtrie, ni plus mûre qu'avant, mais elle avait vécu de belles et fortes émotions.

Pauline Cloutier, le personnage principal de *Darling*, est dans une situation fort différente de celle de Claude Ethier, mais elles ont des repères communs — toutes deux sont nées en Abitibi et ont fait des études de lettres à Montréal — et une parenté d'esprit manifeste. Pauline a 37 ans; elle vit depuis treize ans à Montréal-Nord, dans un bungalow comme il y en a des milliers, avec son mari qui est directeur d'école; ils ont une fille de douze ans et un garçon de dix. Elle s'occupe de la maison et des enfants, et travaille dans un journal de quartier. Elle s'accommode de cette existence morne d'autant mieux qu'elle s'offre régulièrement des virées dans les bars de Montréal en compagnie de Réjeane, une institutrice jalouse de son célibat, et qui se termine parfois par une coucherie sans lendemain. Pauline se garde bien d'avouer ses incartades à son mari.

Sa double vie, quoique sans grand éclat, lui procure une sorte d'équilibre, aussi commode que fragile. Il sera d'ailleurs rompu dès le début du roman: un soir, dans un bar, Pauline tombe amoureuse d'un garçon «aux yeux de husky, impénétrables», et surtout de sa voix nasillarde quand il chante des airs de musique country. Elle flanche sur-le-champ. Elle flambe. Elle se sent amoureuse comme aux beaux jours de son adolescence, lorsqu'un garçon lui avait

chanté *Smoke gets in your eyes* en s'accompagnant à la guitare et qu'elle ne se rappelait plus si c'était le baiser ou la chanson qui lui avait donné le plus de jouissance.

Soudain, Pauline ne sent plus ses trente-sept ans; elle en vingt-deux, comme son amant. Elle l'a dans la peau, ce garçon qui dit s'appeler Carlo Frascati et qui a un si joli accent, mi-italien, mi-qubécois. Pauline se sent transportée ailleurs, dans son cœur et dans sa vie.

Cette passion, c'est sa jeunesse retrouvée. Cependant, elle ne se donne pas le ridicule de vouloir paraître plus jeune; ce qui compte pour elle, c'est de se sentir insou-



Robert Chartrand

ciante et rebelle comme avant son mariage. Et, l'amour et le désir aidant, elle redevient en effet une toute jeune fille: elle des sautes d'humeur, des moments de rêverie ou de prostration, elle boude, et surtout, elle a ce besoin irrépressible de tout quitter: mari, enfants, travail, de prendre congé de tout ce qui fut sa vie depuis treize ans. Elle se scandalise elle-même par moments, ne se reconnaît plus, tente de se ressaisir. La femme de trente-sept ans est devenue une adolescente un peu perdue, dont les départs ressemblent à des fugues.

La musique populaire occupe une place centrale dans le roman de Louise Desjardins. Elle ponctue les amours et les humeurs du personnage principal. Des titres ou des paroles de chansons accompagnent les crises de jalousie ou la montée du désir, et Pauline se réfugie parfois dans l'écoute d'un de ses disques préférés comme dans des bras consolateurs; elle en est émue jusqu'aux larmes: pour elle, les paroles de ces chansons sont profondément authentiques, elles disent la vie telle qu'elle est. *Darling*, par exemple, c'est le nom doux que Carlo lui donne, mais c'est aussi le titre d'une chanson de la chanteuse québécoise Renée Martel.

Cet attachement viscéral à la musique populaire ne serait que sentimentalisme bête s'il n'était lié, chez Pauline, au souvenir de son père, c'est-à-dire à ses origines. Évoqué brièvement à quelque reprises dans le roman, le père est un figurant qui, pour Pauline, a une stature tutélaire. C'était un bûcheron, un grand «six-pieds» qui, contrairement à la mère et à la sœur de Pauline, préférait la musique country à la classique. Pauline a hérité, en quelque sorte, de ses goûts musicaux, et c'est à elle qu'il a légué la maison familiale de Cléry. Quand elle voudra retourner à cette maison avec Carlo, elle reviendra, selon sa propre expression, «chez papa».

L'Abitibi de *Darling*, ce serait donc pour Pauline le lieu des origines, cette maison paternelle dans les bois dont elle veut retrouver l'atmosphère, comme pour mieux éprouver la jeunesse qui lui est revenue; mais c'est plutôt l'Abitibi des villes, de Malartic et de Rouyn, des bars et des hôtels qu'elle va revoir, car c'est ainsi que Carlo en a décidé. Mais qu'importe, les bars enfumés sont aussi révélateurs que les maisons anciennes, aussi propices aux soubresauts amoureux entre Pauline et Carlo, et au réveil d'un très vieux rêve de Pauline: adolescente, elle aurait tant voulu être elle-même une chanteuse western...

Roman des origines — paternelles, ici —, hommage à la musique populaire, *Darling* est aussi l'histoire d'une folie tardive, celle d'une femme qui semble vouloir corriger, à trente-sept ans, le parcours de sa vie et s'offrir au moins une fois — au risque de tout perdre — de vivre les rêves auxquels elle avait renoncé trop tôt. Cette cure de rajeunissement ressemble d'ailleurs à une véritable renaissance: Pauline se sent même redevenir, à un certain moment, la petite fille qu'elle était à l'âge de trois ans, avec ses tresses.

Quant à Carlo Frascati, dont son entourage lui répète de se méfier, il lui fera autant de bien que de mal: ce garçon insaisissable, qui semble inventer son passé et son étrangeté — il s'emmêle parfois dans ses fictions —, si vivant, si charmeur, n'est pas aussi dangereux que cet Eddy Goldstein, dont s'était entichée Claude Ethier dans *La love*. Les personnages de femmes, dans les romans de Louise Desjardins, jouent avec le feu juste ce qu'il faut pour en éprouver toute la délicieuse chaleur.

Domage que la culture populaire, omniprésente dans *Darling*, donne parfois lieu à des facilités. Le mari de Pauline est un personnage sans relief, mais était-il besoin qu'il soit sot au point de l'appeler «maman» même lorsque leur rupture est imminente... Quant au couple Lafontaine, ces patrons du journal de Montréal-Nord où Pauline travaille, ce sont de véritables caricatures ambulantes, surtout lui, «cigarillo sucré au bec et toupet frisé luisant», et qui porte toujours la même cravate «hulense». Glissons enfin sur le beau-frère médecin, pinceur de fesses, qui vit en symbiose avec sa Mercedes, et sur certains passages dialogués, aussi simplistes que ceux de nos pires feuilletons télé. Nous sommes parmi le «monde ordinaire», certes; mais il n'était pas nécessaire d'en faire des portraits-charges.

Darling est un roman intéressant et attachant, quoique moins cohérent que *La love*, lauréat du grand prix du *Journal de Montréal* et celui des Arcades de Bologne. L'héroïne



Louise Desjardins

de ce dernier roman de Louise Desjardins est une belle folle, qui réussit pour une bonne part à nous faire croire à sa jeunesse ressuscitée.

Précision

Dans la chronique de la semaine dernière, on a omis de mentionner que la traduction — fort réussie — de *L'Arbre du danger* de David Macfarlane est de Jean Chapdeleine Gagnon. Nos excuses.

DESJARDINS

DARLING



Commandez vos livres chez Renaud-Bray

Nous expédions partout au Québec poste ou messagerie

Montréal : 342 - 2815

Extérieur : 1-888-746-2283
E-mail : sad@renaud-bray.com

EMMANUELLE TURGEON

LES BEAUX SURVIVANTS

roman

YVON DESCHAMPS

TOUT DESCHAMPS

monologues et chansons

ZOOMBA

N'IMPORTE QUI ET MOI AUSSI

roman

«Emmanuelle Turgeon, dans une prose tantôt réaliste et tantôt lyrique [...], réussit à créer un monde dense, cohérent, qui s'impose dans toute son horreur [...].»
Réginald Martel, *La Presse*

«Voilà une voix qui raconte, tout en simplicité et de façon éclairée, la douleur d'une vie de junkie [...], la force nécessaire pour gravir les échelons de la guérison aussi vite qu'on a descendu ceux menant à la dérive, la beauté difficile, enfin, de la survie, plutôt que de la victoire.»
Marie-Andrée Chouinard, *Le Devoir*

LANCTÔT ÉDITEUR

«Tout Deschamps, c'est 30 années de carrière retranscrites en 60 monologues, 30 chansons et une poignée de textes inédits. C'est aussi et surtout une certaine vision de la «québécoïté» où l'humour, présenté et commenté en regard du contexte qui l'a inspiré, recèle le goût du changement et l'idée de fraternité, tout en nous révélant de manière joyeusement cruelle certaines vérités.»
Karen Ricard, *ici*

«L'heure est venue, je crois, de confirmer son jugement et avec la publication de la totale du maître monologiste intitulé *Tout Deschamps*, c'est à une consécration bien méritée que nous invite Lanctôt éditeur.»
Louis Cormellier, *Le Devoir*

LANCTÔT ÉDITEUR

«Un excellent roman noir, qui nous révèle une auteure capable d'allier la maîtrise stylistique et la connaissance des «tréfonds de l'âme» de la culture contemporaine.»
Karen Ricard, *ici*

«[...] une écriture sautillante, joyeuse dans le malheur, faisant jouer avec un humour corsant tous les clichés du langage à la mode.»
Gilles Marcotte, *L'Actualité*

«*N'importe qui et moi aussi* est l'exemple le plus récent, et le plus extraordinaire, d'un parti pris esthétique qui ne se résigne pas à bazerder la littérature.»
Réginald Martel, *La Presse*

LANCTÔT ÉDITEUR

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Les mots cassés

Un récit splendide sur l'impuissance à nommer l'horreur

LA MORT DE MARLON BRANDO

Pierre Gobeil
Éditions Triptyque, Montréal, 1998
(2^e édition), 136 pages.

BLANDINE CAMPION

En 1989 paraissait pour la première fois *La Mort de Marlon Brando* de Pierre Gobeil, que les éditions Triptyque viennent de ressortir cette année. Cette réédition est l'occasion rêvée de se pencher à nouveau sur ce magnifique roman que les lecteurs n'ont peut-être pas eu l'occasion de découvrir il y a neuf ans.

Pourquoi revenir sur ce texte, déjà très bien accueilli par la critique lors de sa première parution? Tout d'abord pour la beauté tragique qui émane de chacune de ces 136 pages, empreintes à la fois de poésie et de gravité; ensuite, pour l'atmosphère lourde d'attente et d'angoisse que l'auteur a su créer et maintenir tout au long de son récit; enfin, pour la maîtrise de l'écriture qu'il manifeste et qui en fait un récit d'une force certes déroutante, mais profondément efficace, chaque mot, chaque ligne, chaque page, chaque chapitre menant infailliblement le lecteur et le protagoniste vers le drame qui se joue en sourdine devant un public sourd aux cris silencieux de la victime.

Le «Mangeur de gâteaux»

La victime, c'est le narrateur lui-même, un jeune garçon d'une dizaine d'années, petit dernier d'une famille québécoise de fermiers. C'est l'été. Les vacances sont là pour quelque temps encore, et les derniers jours du mois d'août annoncent déjà l'automne qui s'en vient. Le domaine familial offre ses richesses à la curiosité sans bornes de l'enfant, avec ses champs, son verger, son jardin, ses animaux... Tout pourrait être simple dans l'existence de ce petit garçon. Mais cet enfant n'est pas vraiment comme les autres. Pour sa famille, il n'est que «le Mangeur de gâteaux», «le plus jeune des garçons» de la maison, celui qui lit trop de livres, pose trop de questions, celui qu'on n'a pas vu grandir et dont on ne comprend pas toujours les interrogations ou le comportement. En fait, pour les siens, il ferait presque partie des meubles. Seul l'engagé de la maison semble lui accorder de l'attention. Mais il est un peu innocent, et fait un étrange compagnon.

Tout cela ne serait pas si grave, s'il n'y avait pas, tapi là, dans l'ombre, le monstre. Cet être maléfique que le narrateur tente désespérément de nommer dans sa composition de français, ce devoir donné au mois de juin par la maîtresse, et qu'il cherche à écrire en s'inspirant du film qui l'a tant marqué: *Apolcalypse Now*. Suivant le modèle de la superproduction hollywoodienne, le petit garçon construit une intrigue qui met des masques pour parler de guerre, de trahison, de traque: «Dans le film, il y a le sergent parti en mission pour tuer le colonel américain. Washington approuve et les autres sont indifférents. Dans ma composition, ce sont l'Ornithorynque, l'Abandonneur et les Ombres. En ordre. C'est le temps d'une chasse. C'est la jungle et il y a une rivière. Et dans mon histoire, l'Ornithorynque guette le promeneur».

Voilà, tout est dit. Et pourtant, rien n'est vraiment exprimé. Car lorsque l'on est un petit garçon que personne ne prend au sérieux, où trouver le courage et les mots pour dire que l'on ne peut plus compter sur les siens, que celui-là même à qui on croyait pouvoir toujours faire confiance nous a abandonné à notre sort, sinon en lui donnant ce masque de «l'Abandonneur», derrière lequel se cache un père impassible qui livre sans le savoir son propre fils à un monstre en puissance, monstre qu'il a lui-même introduit dans la maison? Et comment dénoncer l'indifférence des frères et sœurs devenus, dans la vie comme

Pierre Gobeil

LA MORT DE MARLON BRANDO

roman



dans la fiction, de simples «Ombres» qui se tiennent en marge du drame? Enfin, comme donner figure à la bête elle-même, cet «Ornithorynque» aux mains palmées et vadrouilleuses, qui pue et parle mal, qui sait jouer des apparences pour cacher sa ruse d'être fruste et sans morale, sinon en dénonçant ses intentions perverses dans une histoire un peu fantastique?

Fatum

Jouant sur la temporalité, revenant par étape sur le passé, sur toutes ces années durant lesquelles, peu à peu, tout s'est mis en place, le récit nous dit toute la lucidité de ce jeune garçon qui sait voir, sentir, prévoir les signes avant-coureurs de la catastrophe. Il nous dit aussi l'impuissance de l'enfant devant ce qui ne cesse d'approcher, cet événement inéluctable que personne en dehors de lui ne saura pressentir, ni, après, reconnaître. Il nous dit enfin l'atroce résignation de celui qui a compris que rien ne le sauverait de son sort, de ce destin fatal qui s'est mis en marche le jour où l'engagé est entré dans la maison. Fatum, voilà le mot qui manquait.

Construit avec la rigueur d'une tragédie grecque, le récit se déroule avec pour seul véritable témoin le lecteur horrifié, impuissant lui aussi. Pierre Gobeil maîtrise à merveille son récit, récit d'autant plus atroce qu'il est beau, et d'autant plus beau qu'il ne fait aucune concession au pathétique, à la facilité. Pas un mot de trop dans ces pages où, s'identifiant à Marlon Brando qui joue le rôle de ce colonel américain trahi par les siens, le jeune gar-

çon cherche justement dans le langage, dans la fiction, une force qui se dérobe sans cesse. Parce que les mots, ces mots qui le fascinent et qu'il traque inlassablement dans son *Petit Larousse illustré*, eux aussi l'abandonnent devant la complexité de la gamme de sensations vécues, devant l'horreur qui se dessine plus nettement chaque jour, plus précisément à chaque geste posé par l'engagé. Il n'y a pas de mots pour dire cela. Et ceux que l'on pourrait trouver ne sont pas entendus. Il est jeune, ce petit garçon, certes, mais il a déjà compris que certaines choses doivent être tuées, que tous les mots ne sont pas bons à dire. Et que toutes les oreilles ne peuvent entendre.

Prenez la maîtresse par exemple; en voilà une autre qui n'a rien compris, qui n'a pas su lire le vrai derrière le masque de la fiction. Pourtant, tout était dit, là. Ou presque. Mais les mots n'ont plus de sens. Après, plus rien n'a de sens quand on est un petit garçon d'une dizaine d'années qui n'a pas pu écrire dans sa composition de français «j'ai été coincé. Washington et le sergent U.S d'un côté, l'Abandonneur et l'Ornithorynque de l'autre. Je suis Marlon Brando. (...) Je crois qu'on m'a tué». Non, après cela, tous les mots sont cassés.

L'histoire torride du Sud, d'après le très beau et très long roman de Shelby Foote ayant pour sujet la guerre civile, *The Civil War*.

SOURCE: WWW.ALBANY.EDU

LA CHRONIQUE

Canicule

Shelby Foote, qui est du Mississippi, sait par cœur les tourments du Sud, son histoire torride, ses langueurs dangereuses, ses cris poussés au cœur des brasiers...

Canicule, ardente saison au nom de fleur, d'ornement sacerdotal, de petit chien de poche... Ni sage ni fou, ni vivant ni mort, écrasé mais lisant d'une main et écrivant de l'autre, je traverse la grande chaleur comme un perdu dans le désert, à tout moment enthousiasmé par des mirages de lacs et de rivières: les mots, les phrases de Shelby Foote, ce camarade du Sud, ce gentleman à la fois brûlé vif et très honnête travailleur, cet acharné debout devant sa forge, à chanter les mots dans un grand feu qui lui rougit la face. «*Good writers are not wise men, nor men with faith. Good writing proceeds from doubt...*» L'écrivain épique, soupçonne, imagine qu'il devine... L'écriture est une fouille, un fouissement, de temps en temps une fusion. «*The part of any writer's book which says: "Look: here I have found the answer is always the weakest. The search is always better done..."*» L'écrivain avance dans la broussaille, le cœur battant et les jambes en guenilles. Il ne trouve pas, il cherche, il suit des traces pâles dans le sable, piétine par tant de bêtes en transhumance. «*Understanding is merley description — that is enough...*» L'écrivain montre ce qu'il entrevoit, dessine la carte très approximative d'une chasse encore et toujours à entreprendre... «*It is an act of devotion beyond prayer...*» L'écrivain doute avec certitude et affirme avec grande hésitation... L'écrivain rêve qu'il sait, imagine qu'il comprend, se prend au jeu d'aller voir plus loin: l'écrivain s'enfoncé dans un crépuscule incertain et bruisant de voix chuchotantes, des voix à secrets...

Il fait si chaud! J'écris à l'ombre, mais l'ombre brûle. L'été dans l'été, le cœur du feu, le gros du brasier... Le chien cherche son souffle et leve sur moi deux yeux épouvantés de grand asphyxié. Je tâche de le rassurer un peu en lui donnant mon bras à lécher, ou perle une sueur salée qui ravive sa soif plus qu'elle ne l'éteint. Foote écrit: «*Leave psychology to the psychologists, theology to the theologians, and never put the cart before the horse...*» Write like if you were assembling something shipped directly from the factory...» Oui, c'est cela: tu dois écrire comme tu assemblerais toute une maison, à partir des poutres et des chevrons déposés en tas dans ta cour, sans mode d'emploi... Et garder pour toi la peine — parfois le martyre! — de ton labeur d'assembleur fou... «*Just sit still and dont rock the boat... Trying is the main thing...*»

Je me traîne jusqu'à la table, agrippe le verre d'eau d'une main de grand brûlé rampant au bord du bûcher, et l'avale d'un trait: même tiède, l'eau calme ma fièvre. Par la fenêtre, je vois l'amélanchier tout étioilé, le peuplier stoïque et pâle, le grand ciel blanc qui chauffe... «*Break through the shell of indifference and pessimism every time you take up the pen...*» The only way to learn to write is to write as many hours a day as your hand and brain will let you...» Oui, tracer des mots, leur faire mordre le papier, ne jamais songer au livre, à l'ensemble, au bien ou au mal-fondé des phrases qui viennent... Écrire pour pouvoir écrire: réchauffe-toi le poignet, allonge ta corde, sonde et fouille, va partout: le filon se cache dans le foisonnement de tant de poussières... Cette patience de mineur, il te la faut, cet acharnement de creusier, de sourcier, de chasseur, de pêcheur à la ligne, au bord du torrent vif...

Flanney
O'Connor,
William Styron,
Faulkner,
Fitzgerald,
Eudora Welty,
Walker Percy,
Tennessee
Williams:
tous des chats
sur des toits
brûlants!...

soi-même, où les monstres nous attendent, alanguis dans des poses lascives, sous la clarté pourpre d'un coucher de soleil flamboyant... Saisir la plume pour raconter son histoire relève de l'exploit guerrier, d'autant plus que la bataille s'avère la plupart du temps un duel avec soi-même, ce combat de Jacob avec l'Ange, cette descente dans le labyrinthe, d'où l'écrivain remonte avec les yeux fous d'Orphée jaillissant des Enfers (Flanney O'Connor, William Styron, Faulkner, bien sûr, Fitzgerald, Eudora Welty, Walker Percy, Tennessee Williams: tous des chats sur des toits brûlants!). «*I feel death all in the air*, écrit Foote, everywhere soft-talking instruments of evil, killers of the dream...» Le Sud, avec ses leaders fascistes, ses preachers cinglés, ses orages quotidiens, ses vents brûlants... «*I'm beginning to hate the one thing I really ever loved: the South*». Le Sud, aimé, haï, chanté, conspué, le Sud comme un deuil... Écoutant la plainte de ces rhapsodes du Sud, j'entends les lamentations de ceux et

celles de mon clan, ces interjections découragées, tragiques, autrefois lancées au ciel vide, ces tranquilles cris d'épouvante, jetés comme des cailloux dans l'eau des lacs. Fatalisme, immobilisme, langueurs qui serrent le cœur: nos dimanches étaient souvent gâchés par ces expressions impuissantes, rageuses, articulées d'une voix basse et sourde, quasiment inaudible. Avant la Révolution Tranquille, nous avons eu l'oppression tranquille, et aujourd'hui, nous avons la perplexité feluette... Nous sommes ce que mon père nommait si bien des «*enragés décontractés*» ou des «*épouvantés doux*». Nous endurons et dépons nous sous au lieu de pousser nos clameurs au ciel, toujours



Robert Lalonde

vide. Nous sacrons mais reprenons le, ou plutôt les colliers. Et nous n'écoutons pas souvent les poètes, qui ne hurlent plus, loup couché au pied des arbres. Mais cette tranquillité-là m'est suspecte: je sais les bouillonnements, les remuements dans les branches, les essaims dans l'air, le tragique, inemployé, la beauté des drames escamotés... Je le sais parce que j'écris, et donc pressens. Je pressens ce qui, en chacun, fulmine, espère, attend, se meurt d'éclorre. Il y a du Sud, de la canicule, des sous chacun de nos feulements étouffés, c'est-à-dire du tragique, de l'inextricable, lié au bonheur, à l'espérance, au désir d'exister entièrement. Il y a du loup dans le cœur du mouton sur son char... L'ignorer peut mener à l'intolérance, au sang (cela s'est vu, tant et tant!). Le Sud, ses écrivains, nous rappellent jusqu'au l'âme et la haine, n'en pouvant plus de faire un insupportable bon ménage, peuvent conduire le citoyen tranquille. J'ai peur, parfois, que nous achevions de tout oublier, et alors on se battra pour des riens, des riens devenus primordiaux... (Cela aussi s'est déjà vu, et plus d'une fois!)

Mais je pérore, fais mon Jos. Connaissant, moi qui ne peux, ne dois que pressentir. C'est la canicule, et Shelby Foote, que j'aime et qui me tourmente, m'oblige à me rappeler et à m'inquiéter. «*Didn't they tell you at the outset, man is a beast?*» Au commencement, comme à la fin, oui, une bête féroce ou heureuse, tranquille par moments, enragée tout à l'heure, une bête qui jubile et qui souffre, une bête inapprivoisable...

«*I think the novelist's principal task is the communication of sensation. If he does this, and does it right, he has rescued something from time and chaos...*» Et c'est tout ce qui compte, cette émotion arrachée au silence, cette épellation du désir ou de l'effroi, cette articulation de l'humain en bête éplorée et qui s'écoute gémir, de joie ou de douleur. «*It can be done in just two words, like a two-*

spiked nail into your brain: "Blue night", although "blue night" can be elaborated on for five hundred words...» Blue night, jour blanc, canicule: un mot parfois nous exprime, nous délivre. Et alors on écrit, très proche du vrai, après avoir longtemps erré, après avoir rempli des pages et des pages de mots de silence, de syllabes comme des appels lancés devant nous...

Je me lève, engourdi de chaleur, ruisselant de sueur — aperçois mon spectre dans le miroir — et m'avance jusqu'à la grande fenêtre: en bas, le chien agonise dans l'herbe. C'est à peine s'il tourne la tête vers moi, quand je prononce mollement son nom. Je vous l'ai dit, la canicule confine à l'oubli, prépare à l'absence, abolit même les nobles habitudes. «*But I know better*», comme disent les Anglais, et je dévale l'escalier, rejoins le chien, empoigne sa fourrure et nous voilà bien vivants, tous les deux, chuintant et grognant, tragiques et contents, nous roulons dans l'herbe, fiers, ressuscités. «*It's an act of devotion beyond prayer...*»

Et puis je vais à l'eau, mon plongeon psalmodié par les grillons flûteurs. Je reste longtemps en profondeur, riant des bulles, en me rappelant ces mots de Foote, désopilants à souhait: «*I'm going to shave my head and grow a beard and growl like a bear at anyone who comes near me... All I need is longevity, time, another thirty years. Think I'll go have an electro-cardiogram to find if it's possible...*» Parlez-moi d'un écrivain qui veut!

THE CORRESPONDENCE OF SHELBY FOOTE AND WALKER PERCY

éditée par Jay Tolson, Doubledake and Norton



Shelby Foote

WWW.ALBANY.EDU

Publié le samedi 29 août 1998

SPÉCIAL Rentrée Littéraire

Tombée publicitaire le vendredi 21 août 1998

LE DEVOIR

LIVRES

CONTES ET NOUVELLES QUÉBÉCOIS DU XIX^e SIÈCLE

Le revenant de Gentilly

Louis Fréchette

«C'était en 1823. J'achevais mes études au collège de Nicolet, et j'étais en vacances dans le village de Gentilly, avec quelques-uns de mes confrères et deux ou trois séminaristes en congé auprès de leurs parents.

Nous fréquentions assidûment le presbytère, où le bon vieux curé du temps, très sociable, grand ami de la jeunesse, nous recevait comme un père. C'était un fier fumeur devant le Seigneur, et pendant les beaux soirs d'été, nous nous réunissions sur sa véranda pour déguster un fameux tabac canadien que le bon vieillard cultivait lui-même avec une sollicitude de connaisseur et d'artiste.

A onze heures sonnait:
— Bonsoir, mes enfants!
— Bonsoir, Monsieur le curé!
Et nous regagnions nos pénates respectifs.

Un soir — c'était vers la fin d'août, et les nuits commençaient à fraîchir — au lieu de veiller à l'extérieur, nous avions passé la soirée à la chandelle, dans une vaste pièce où s'ouvrait la porte d'entrée, et qui servait ordinairement de salle de causerie. Coïncidence singulière, la conversation avait roulé sur les apparitions, les hallucinations, les revenants ou autres phénomènes de ce genre.

Onze heures approchaient, et le débat se précipitait un peu, lorsque monsieur le curé nous interrompit sur un ton quelque peu inquiet:

— Tiens, dit-il, on vient me chercher pour un malade.

En même temps, nous entendions le pas d'un cheval et le roulement d'une voiture qui suivait la courbe de l'allée conduisant à la porte du presbytère, et qui parut s'arrêter en face du perron. Il faisait beau clair de lune; quelqu'un se mit à la fenêtre.

— Tiens, dit-il, on ne voit rien.
— Ils auront passé outre.
— C'est étrange.

Et nous allions parler d'autre chose, quand nous entendîmes distinctement des pas monter le perron, et quelqu'un frapper à la porte.

— Entrez! fit l'un de nous.

Et la porte s'ouvrit.

Jusque-là, rien d'absolument extraordinaire; mais jugez de notre stupéfaction à tous lorsque la porte se referma d'elle-même, comme après avoir laissé passer quelqu'un, et que, là, sous nos yeux, presque à portée de la main, nous entendîmes des pas et comme des frôlements de soutane se diriger vers l'escalier qui conduisait au premier, et dont chaque degré — sans que nous pussions rien apercevoir — craqua comme sous le poids d'une démarche lourde et fatiguée. L'escalier franchi, il nous sembla qu'ont traversait le corridor sur lequel il débouchait, et qu'on entrerait dans une chambre s'ouvrant droit en face.

Nous avions écouté sans trop analyser ce qui se passait, ahuris et nous regardant les uns les autres, chacun se demandant s'il n'était pas le jouet d'un rêve.

Puis les questions s'entrecroisèrent:

— Avez-vous vu quelqu'un, vous autres?

— Non.

— Ni moi!

— Nous avons entendu, cependant...

— Bien sûr.

— Quelqu'un entrer...

— Puis traverser la chambre...

— Puis monter l'escalier...

— Oui.

— Puis s'introduire là-haut.

— Exactement.

— Qu'est-ce que cela veut dire?



Les fantômes, gnomes et sorcières hantent depuis longtemps nos paysages littéraires. *La Corriveau*, coulée ici dans le bronze par Laliberté, est l'un des personnages les plus ambigus de toute la littérature québécoise.

Louis Fréchette est né en 1839 à Saint-Joseph-de-la-Pointe-Lévy. Cet homme aux multiples talents, dont la figure a marqué la fin du XIX^e siècle québécois, aura été tour à tour avocat, traducteur à l'Assemblée législative et fondateur du *Journal de Lévis*, dont l'orientation libérale l'oblige à quitter le Québec pour les États-Unis, où il devient rédacteur pour *L'Amérique*. En 1871, il rentre au pays, et se lance en politique, pour finalement reprendre l'exercice du droit en 1882. Il cessera toute activité en 1907 et s'éteindra l'année suivante. L'œuvre qu'il nous a laissée est celle d'un poète (*La Voix d'un exilé*, *Fleurs boréales*, *Les Oiseaux de neige*), d'un conteur (*La Noël au Canada*, *Contes d'autrefois*), d'un dramaturge (*Félix Poutre*) et d'un journaliste.

Le texte qui va suivre, publié pour la première fois le 26 février 1898 dans *Le Monde illustré*, est aujourd'hui disponible dans *La Maison hantée et autres contes fantastiques*, Les Éditions CEC, collection «Grands textes», 1996.

Et, à mesure que nous nous rendions compte de ce qui venait d'arriver, je voyais les autres blêmir et je me sentais blêmir moi aussi. En effet, nous avions bien entendu... Et sans rien voir...
Nous n'étions point des enfants, cependant, et le courage ne nous manquait pas.
Le curé prit un chandelier, j'en pris un autre; et nous montâmes l'escalier.
Rien!
Nous ouvrirent la chambre où le mystérieux personnage avait paru s'enfermer.
Personne!
Absolument rien de dérangé; absolument rien d'insolite. Nous redescendîmes bouleversés et parlant bas.
— C'était pourtant bien quelqu'un.

— Il n'y a pas à dire.
— Et nous n'avons rien découvert?
— Pas une âme!
— C'est renversant.

En ce moment un bruit terrible éclata dans la chambre que nous venions de visiter, comme si un poids énorme fut tombé sur le plancher. Le vieux curé reprit froidement sa chandelle, remonta l'escalier et entra de nouveau dans la chambre. Personne ne le suivit cette fois.

Il reparut pâle comme un spectre; et pendant que nous entendions des cliquetis de chaînes et des gémissements retentir dans la chambre qu'il venait de quitter:

— J'ai bien regardé partout, mes enfants, dit-il; je vous jure qu'il n'y a rien! Prions le bon Dieu.

Et nous nous mimés en prière. (...)

Tous les soirs, durant plus d'une semaine, les bruits les plus extraordinaires se firent entendre dans la chambre où l'invisible visiteur avait paru se réfugier. Les hommes les plus sérieux et les moins superstitieux du village de Gentilly venaient tour à tour passer la nuit au presbytère, et en sortaient le matin blancs comme des fantômes.

Le pauvre curé ne vivait plus. Il décida d'aller consulter les autorités du diocèse; et comme Trois-Rivières n'avait pas encore d'évêque à cette époque, il partit pour Québec.

Le soir de son retour, nous étions réunis comme les soirs précédents, attendant le moment des manifestations surnaturelles, qui ne manquaient jamais de se produire sur le coup de minuit. Le curé était très pâle, et plus grave encore que d'habitude. Quand le tintamarre recommença, il se leva, passa son surplus et son étole, et, s'adressant à nous:

— Mes enfants, dit-il, vous allez vous agenouiller et prier; et quel que soit le bruit que vous entendiez, ne bougez pas, à moins que je vous appelle. Avec l'aide de Dieu je remplirai mon devoir.

Et, d'un pas ferme, sans arme et sans lumière (...), le saint prêtre monta bravement l'escalier, et pénétra sans hésitation dans la chambre hantée.

Alors, ce fut un vacarme horrible. Des cris, des hurlements, des fracas épouvantables. On aurait dit qu'un tas de bêtes féroces s'entre-dévorait, en même temps que tous les meubles de la chambre se seraient écrabouillés sur le plancher.

Nous étions tous à genoux, glacés, muets, les cheveux dressés de terreur. Mais le curé n'appela pas. Cela dura-t-il longtemps? Je ne saurais vous le dire, mais le temps me parut bien long.

Enfin, le tapage infernal cessa tout à coup, et le brave abbé reparut, livide, tout en nage, les cheveux en désordre, et son surplus en lambeaux...

Il avait vieilli de dix ans.

— Mes enfants, dit-il, vous pouvez vous retirer; c'est fini; vous n'entendrez plus rien. Au revoir; parlez de tout ceci le moins possible.

Après ce soir-là, le presbytère de Gentilly reprit son calme habituel.

Seulement, tous les premiers vendredis du mois, jusqu'à sa mort, le bon curé célébra une messe de Requiem pour quelqu'un qu'il ne voulait jamais nommer.

Voilà une étrange histoire, n'est-ce pas messieurs? conclut le narrateur.

Eh bien, je ne vous ai pourtant conté là que ce que j'ai vu de mes yeux et entendu de mes oreilles — avec nombre d'autres personnes parfaitement dignes de foi.

Qu'en dites-vous?

Rien?

Ni moi non plus.

POLITIQUE INTERNATIONALE

L'espace, nouveau continent

L'histoire de la conquête spatiale à travers un somptueux atlas dont on ne referme les pages qu'avec regret

ATLAS DE GÉOGRAPHIE DE L'ESPACE

Sous la direction de Fernand Verger Editions Belin, Paris, 319 pages

JOCELYN COULON LE DEVOIR

Dans un peu moins d'un an, les astronautes canadiens Julie Payette et Marc Garneau quitteront la Terre à bord d'une navette spatiale pour participer à l'une des plus grandes aventures de l'histoire de la conquête de l'espace, la construction de la station spatiale internationale. Ce véritable mecano de modules, arrimés ensemble grâce à l'ingéniosité des astronautes et à une technologie spéciale, permettra enfin à l'homme d'établir sa première véritable colonie spatiale. Toute une révolution.

L'espace n'était encore, il y a quarante ans, que le fantasme ou le rêve des poètes, des mathématiciens, des chefs de guerre et de nombreux enfants. Il a enflammé l'imagination des Anciens, terrorisé la vie des hommes du Moyen Âge et inspiré depuis un siècle une littérature qui passionne un immense public. Mais depuis ce jour d'octobre 1957 où le *Sputnik* soviétique fut placé sur orbite, l'espace a cessé d'être l'inaccessible étoile. Il est devenu une nouvelle frontière, un nouveau continent, à explorer, à exploiter et, maintenant, à coloniser. Le professeur Fernand Verger et ses trois collaborateurs nous invitent à suivre la captivante histoire de la conquête spatiale à travers un somptueux atlas dont on ne referme les pages qu'avec réticence et regret.

Les auteurs ont intitulé leur ouvrage *Atlas de géographie de l'espace* pour la simple et bonne raison que l'aventure spatiale est à ce point avancée qu'elle peut maintenant entrer dans le grand monde de la géographie. En effet, écrivirent-ils, «l'occupation de l'espace circumterrestre s'accomplit progressivement grâce à la mise sur orbite de satellites automatiques aux fonctions multiples et, de façon plus limitée, à la présence de l'homme lui-même qui annexe ainsi à l'oekoumène, ou monde habité, une partie du cosmos proche de notre planète».

La cartographie de cette occupation est impressionnante car elle comprend, toutes nationalités des satellites confondus et des voyages entrepris, deux zones bien distinctes de l'univers spatial. La première se situe entre 300 et 1500 km d'altitude, là où de nombreux satellites utilisent des orbites basses pour l'observation militaire et civile de la Terre. La seconde, plus lointaine, se place aux environs de 36 000 km et est utilisée par les satellites géostationnaires, principalement de télécommunications. «Le reste de l'espace n'est que sporadiquement occupé, même si la course à la conquête de la Lune a motivé des lancements assez fournis jusqu'aux premiers pas des astronautes», écrivent les auteurs qui dressent des cartes détaillées de ce que le genre humain a envoyé



dans l'espace. Nos traces sont nombreuses. Ainsi, même s'il n'y a que 130 satellites encore actifs autour de la planète, quelque 24 000 objets d'origine humaine, dont 2300 satellites, ont été catalogués depuis 40 ans. Ces débris sont d'ailleurs en passe de poser un danger puisque les satellites ont, à l'heure actuelle, plus de chance d'être heurtés par un débris orbital que par un petit météorite. «La probabilité d'une collision serait d'une en vingt-six ans pour l'an 2000 et d'une en huit ans pour 2010», lit-on dans l'atlas.

L'aventure spatiale est à ce point avancée qu'elle peut maintenant entrer dans le grand monde de la géographie

En plus de cartographier l'espace, les auteurs présentent la répartition géographique des bases et fournissent leur plan détaillé, ce qui les amène nécessairement à analyser la politique des grandes puissances spatiales. Ils soulignent du même coup que la complexité de la technologie spatiale «crée une véritable hiérarchie des États, confirmant les rapports de force traditionnels sur Terre tout en en introduisant de nouveaux».

Si les six premières parties de l'ouvrage sont essentiellement consacrées à des présentations techniques du monde spatial et de ses objets ainsi que de son organisation politique et de ses aspects économiques, les cinq dernières rendent compte des applications concrètes dans des domaines aussi divers que les sciences naturelles, l'observation, les télécommunications, le militaire et la vie de l'homme dans cet environnement somme toute hostile.

En plus des cartes, des diagrammes et des photos, cet ouvrage comporte une solide bibliographie ainsi qu'une liste de sites Internet qui permettra aux lecteurs d'en savoir plus sur les programmes spatiaux d'une vingtaine de pays et de consulter une riche documentation auprès de 15 organisations internationales ou services de documentation. Comme le font si justement remarquer les auteurs, cet atlas, «au-delà de la description de l'occupation actuelle de l'espace et des projets en cours [...] veut établir durablement les bases conceptuelles d'une véritable géographie spatiale sans laquelle on ne saurait comprendre le monde contemporain». L'objectif est atteint.

Lectures d'été au Septentrion



Julie Papineau
Une femme patriote
Correspondance (1823-1862)
Texte établi et annoté par Renée Blanchet

Après le roman, l'HISTOIRE de Julie Papineau à travers ses lettres à son mari, Louis-Joseph Papineau, et à ses enfants.



Hector Laferté
Derrière le trône
Mémoires d'un parlementaire québécois (1936-1958)
Texte présenté par Gaston Deschênes

La politique, l'administration publique, les institutions parlementaires vues de l'intérieur; le témoignage d'un libéral dans la «Grande Noirceur»...

Septentrion

1300, av. Maguire, Sillery (Québec) G1T 1Z3 • Télécopieur: (418) 527-4978

Les Beaux-Dimanches au Fort-Lennox

Des activités pour toute la famille. Tous les dimanches.

Le dimanche 16 août

Les Grondeuses:

spectacle « La vie de ces femmes »; la femme à travers la chanson traditionnelle du Canada français.

Présentés par :

LE CANADA FRANÇAIS

LE DEVOIR

Caméléon COMMUNICATION

104.1 FM

LIEU HISTORIQUE NATIONAL DU FORT-LENNOX SAINT-PAUL-DE-L'ÎLE-AUX-NOIX (450) 291-5700

AUTOROUTE 15 SORTIE 21 OU 6 OU ROUTE 223 SUD

Nature Culture Parcs Canada

Patrimoine canadien Parcs Canada

Fort-Lennox

LE DEVOIR

Richelieu

Paul-Clément Beaulac AVOCAT

LE DEVOIR À LA TÉLÉVISION

SAMEDI

NOS CHOIX

Paul Cauchon

FUGUES AMÉRICAINES

Pour célébrer la fête des Acadiens, une émission spéciale sur le peuple acadien de Louisiane, qu'on connaît assez mal finalement.

TV5, 18h

LES 30 ANS DES EXPOS

Tiens, un anniversaire qu'on avait oublié: la création des Expos de Montréal il y a 30 ans. Émission historique de 30 minutes.

RDI, 18h30

SPECIAL ELVIS

La chaîne câblée présente toute la fin de semaine une série d'émissions en hommage à Elvis Presley, dont ce soir le concert hawaïen de 1973.

MusiMax, 20h

LES FRANCOFOLIES DE SPA

L'édition 1997 de l'édition belge des célèbres FrancoFolies. Des invités variés, dont Indochine, Michel Jonasz, Jane Birkin, Eddy Mitchell et Maurane.

TV5, 21h

ENTRÉE DES ARTISTES

Marie-Claude Lavallée reçoit Bernard Derome.

RDI, 21h30

PROFESSION JOURNALISTE

Cette série rencontre ce soir Andrée Gauthier, qui a été la première femme journaliste du Bas-du-Fleuve et qui connaît bien l'histoire de Rimouski.

RDI, 22h30

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN

COUSIN, COUSINE

(4) Fr. 1975. Comédie de mœurs de J.-C. Tacchella avec Victor Lanoux, Marie-Christine Barrault et Marie-France Pisier. À l'occasion du mariage de sa mère, une jeune femme établit des relations de sympathie avec le neveu de son nouveau beau-père.

Canal D 10h

LES AVENTURIERS DE L'ARCHE PERDUE

(3) (Raiders of the Lost Ark) É.-U. 1981. Aventures de S. Spielberg avec Harrison Ford, Karen Allen et Paul Freeman. Un professeur aventureux se rend en Égypte où il doit retrouver l'Arche d'alliance avant les nazis.

TQS 20h30



TRAHIR

(4) Fr. 1993. Drame social de R. Mihaileanu avec Johan Leysen, Mireille Perrier et Alexandru Repan. Un poète roumain libéré de prison à condition qu'il devienne un informateur tolère difficilement sa collaboration avec les autorités.

TQ 21h

AMOUR, SEXE ET SANG FROID

(4) (Sex, Love and Cold Hard Cash) É.-U. 1993. Comédie policière de H.S. Longstreet avec JoBeth Williams, Anthony John Denison et Richard Sarafina. Une prostituée et un ancien détenu font équipe pour rattraper un homme d'affaires qui a dérobé à cachun une forte somme d'argent.

TVA minuit

	16h30	17h00	17h30	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30
CANAUX	2 2 4	3 3 3	4 4 4	5 5 5	6 6 6	7 7 7	8 8 8	9 9 9	10 10 10	11 11 11	12 12 12	13 13 13	14 14 14	15 15 15	16 16 16
RC	Branché	Vie de chalet	Chez nous 98	Le Téléjournal Ce soir	Le Vent des années 60	Baseball / Reds - Expos						Le Téléjournal	Les Nouvelles du sport (22:27)	Cinéma / LE LAC DU DOUTE (5) avec Peter Strauss, Kathleen Quinlan (22:50)	
TVA	4 5 6	7 8 9	10 11 12	13 14 15	16 17 18	19 20 21	22 23 24	25 26 27	28 29 30	31 32 33	34 35 36	37 38 39	40 41 42	43 44 45	46 47 48
TOC	Cinéma / LES BULLES MAGIQUES (6) avec Diane Salinger, John Calvin (16:00)			Le TVA	Cinéma / WEEK-END CHEZ BERNIE II (4) avec Andrew McCarthy, Jonathan Silverman					Cinéma / FREEJACK (5) avec Emilio Estevez, Mick Jagger			Le TVA / Sports (23:24)	Loteries (23:40) / Cinéma (23:50)	
TOS	Box Office	Passion plein air	Grand Journal (2) Hebdo Sports (17:40)	Dehors les chefs	Cinéma / MARIAGE À LAS VEGAS (6) avec Mark-Paul Gosselaar, Tiffani-Amber Thiessen					Cinéma / LES AVENTURIERS DE L'ARCHE PERDUE (3) avec Harrison Ford, Karen Allen			Le Grand Journal	Cinéma / L'ESCORTE (6) avec M. Hewitt	
CBC	Le Journal FR2	Aujourd'hui	Bull. jeunes	Simplement...	Expos de Mtl	Monde ce soir	...Lisbonne	Tant qu'il y aura des stars	Le Journal RDI	Ent. des artistes	Trajectoires	...journaliste	Griffe	Mtl spectacle	
CABLE	Vins...	Journal suisse	Les Pieds...	Fugues américaines	Journal de FR2	Pour la gloire / Festivals (20:45)			Les FrancoFolies de Spa	Jazz cabaret	Journal belge	La 8e Nuit des étoiles			
MP	Tragically Hip	SPAM	Musique vidéo	Fax	Box-Office	Musique vidéo	Concert Plus / Sarah McLachlan	Musique vidéo	Bouge!	Groove					
MX	MusiMax Collection (14:00)	Top 30 MusiMax					Les Grands Concerts / Elvis Presley								
CF	Le Génie...	Billy le chat	...Sucroé	Joy. Naufragés	Le Studio	Chahut, Bahut	Shlak								
TF	Scooby Doo	Le Diable...	Les Jetson	Tom et Jerry	Yogi l'ours	Fifi Brindacier	Bêtes à craquer	Splat!	Ned... triton	Les Simpson	Capitaine Star	Patrouille...	Highlander	Les Simpson	Ned... triton
RDS	Golf PGA - Championnat de la PGA - 3e ronde (11:30)					Sports 30 Mag	Moto X	En toute liberté	Boxe / Razor	Rudduck - Rodolfo Marin	Les Superstars WWF	Sports 30 Mag	Formule 1		
CBC	Baseball / Blue Jays - Angels (16:00)					North of 60		Witness		Cinéma / EXOTICA (4) avec Bruce Greenwood, Mia Kirshner		Saturday Report	Cinéma		
CTV	8 13	Players Toyota Race (15:00)	Entertainment Now	World Championship Wrestling	Pulse	Home Teams	Star Trek: Voyager	Unsolved Mysteries				CTV News	News		
CBC	12	Xena... (16:00)	The Simpsons	Dave's World	Profiles of Nature	I Remember the Beatles	NFL Pre-Season Football / 1998 American Bowl: Seahawks - 49ers					Inside Country	Sat. Night Live		
ABC	24	Stuff	Get a Life	Planet Video	The Incredible...	Wine Tour	A Last Wild Salmon	Cinéma / THE FRONT (4) avec W. Allen, Z. Motel	Conversations (21:40)			Cinéma / WOMAN OF THE YEAR (4) (22:15)			
ABC	8	Soccer / New York / New Jersey - Miami (16:00)			World News	World News	Wheel of... Jeopardy	America's Funniest Home Videos	Cinéma / HAVE YOU SEEN MY SON? (6) avec Lisa Hartman-Black, Jameson Parker			News	PSI Factor		
CBS	13				World News	Pub	Star Trek: Deep Space Nine					Roseanne	Baywatch		
CBS	22											News	Hercules		
NBC	3	Golf / PGA Championship (14:00)					Entertainment this Week	Football / Seahawks - 49ers						X-Files (23:35)	
NBC	8						Wheel of... Jeopardy							Saturday Night Live	
NBC	5	Basketball / Comets - Liberty (16:00)			News	NBC News	Jeopardy	N.Y. Wired	National Geographic	Cinéma / TOM CLANCY'S OP CENTER(5) avec Harry Hamlin, Lindsay Frost (2/2)					
NBC	10						Extra Weekend								
PBS	33	Uncle Matty s Guide to Doggy Problems	The Lawrence Welk Show	Engelbert - King of Romance (19:05)	Engelbert Humpertindck... (20:15)	Andrea Bocelli: Romanza in Concert	John Fogerty Concert								
PBS	57	Classic Homes	Week in Bus.	Wall Street...	Antiques Roadshow	The Editors	McLaughlin	As Time Goes	...Sweetheart	Monthly...	Faith... Future	Vicar of Dibley	Sessions at West 54th	P.O.V.	
MM		VideoFlow (14:30)			Backstreet Boys	MuchOnDemand	Fax	Pop-Up Video	Intimate & Interactive with Backstreet Boys	Fax		Beavis & Butt-Head			
TSN		Golf / Championnat de la PGA - 3e ronde (11:35)				Baseball / Expos - Reds						WK Baseball	Sportsdesk		

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

DIMANCHE

NOS CHOIX

Paul Cauchon

PERSONNAGES

Un documentaire qui porte sur un remarquable homme de science et de lettres, Hubert Reeves.

RDI, 13h

L'ACADIE EN FÊTE... L'UNIVERSITÉ EN FÊTE

Grand spectacle pour célébrer la fête nationale des Acadiens. On en profite pour célébrer en même temps le 35^e anniversaire de l'Université de Moncton.

Radio-Canada, 19h30

TITANIC LIVE

Ce n'est pas tout le monde qui peut capturer cette chaîne, mais on signale quand même l'émission parce qu'il s'agit d'un gros show: une équipe de scientifiques présentera de nouvelles images de l'épave du Titanic.

Discovery Channel, 20h

BIOGRAPHIES

Le roi Arthur a-t-il vraiment existé? En tout cas il est toujours le creuset de mythes vivaces depuis des siècles. Ce document veut faire la «biographie» du roi Arthur.

Canal D, 21h

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN

MON COIN DE PARADIS

(4) (My Blue Heaven) É.-U. 1990. Comédie policière de H. Ross avec Steve Martin, Rick Moranis et Joan Cusack. Placé sous la protection d'un policier, un mafioso qui doit témoigner contre un chef de la pègre s'engage en toute impunité dans divers délits.

TVA 20h



UNE TRÊVE POUR L'AMOUR

(4) (Dying Young) É.-U. 1991. Drame sentimental de J. Schumacher avec Julia Roberts, Campbell Scott et Vincent D'Onofrio. Un jeune leucémique tombe amoureux de l'infirmière qui prend soin de lui à domicile.

TQS 20h

MAX ET JÉRÉMIE

(4) Fr. 1992. Drame policier de C. Devers avec Christophe Lambert, Philippe Noiret et Jean-Pierre Marielle. Un jeune voyou s'acquitte avec un vieux tueur à gages à la retraite qu'il a pour mission d'abattre.

TQ 21h

UN, DEUX, TROIS SOLEIL

(4) Fr. 1993. Comédie dramatique de B. Blier avec Anouk Grinberg, Marcello Mastroianni et Myriam Boyer. Élevée dans un cité-dortoir par une mère infante et un père alcoolique, une jeune fille essuie bien des revers dans sa recherche du bonheur.

SRC 22h50

	16h30	17h00	17h30	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30
CANAUX	2 2 4	3 3 3	4 4 4	5 5 5	6 6 6	7 7 7	8 8 8	9 9 9	10 10 10	11 11 11	12 12 12	13 13 13	14 14 14	15 15 15	16 16 16
RC	Formule 1 / Grand Prix de Hongrie (16:00)			Le Téléjournal Ce soir	Découverte		Les Beaux Dimanches / L'Acadie en fête... / L'Université en fête	Les Beaux Dimanches / Steinberg (3/3)		Les Beaux Dimanches / Ballets-Jazz de Montréal	Le Téléjournal	Sport (22:27)	Cinéma / UN DEUX TROIS SOLEIL (4) avec Anouk Grinberg, Marcello Mastroianni (22:50)		
TVA	4 5 6	7 8 9	10 11 12	13 14 15	16 17 18	19 20 21	22 23 24	25 26 27	28 29 30	31 32 33	34 35 36	37 38 39	40 41 42	43 44 45	46 47 48
TOC	Cinéma / LE VOYAGE DE CHARLEMAGNE (5) avec Lillian Gish, Timothy Bottoms (16:00)			Le TVA	Drôle de vidéo	Fort Boyard / Chantal Francke, Pierre Brassard				Cinéma / MON COIN DE PARADIS (4) avec Steve Martin, Rick Moranis		Le TVA	TVA Sports (22:24) / Loteries (22:40)	Vins et Fromages (22:47)	Évangélisation 2000 (23:17) / Pub (23:47)
TOS	Les Nouvelles Aventures de Skippy	Heidi	L'Étalon noir	Le Monde merveilleux de Disney / Culture éclair (18:55)	En pleine nature / Le Royaume de l'ours russe	On aura tout vu	Les Pays du Québec	Cinéma / MAX ET JÉRÉMIE (4) avec Christophe Lambert, Philippe Noiret				Montagne / Au fin fond des troglodytes	Les Secrets de la jungle (23:35)		
CBC	Passion plein air	Pas si bête que ça!	Le Grand Journal	YUL	Partis pour l'été...	Au-delà du réel				Cinéma / UNE TRÊVE POUR L'AMOUR (4) avec Julia Roberts, Campbell Scott		Salle d'urgence (22:25)	Grand Journal (23:25) / Cinéma (23:55)		
CABLE	Le Journal FR2	Aujourd'hui	Bull. jeunes	...Pacifique	Horizons...	Monde ce soir	Ent. des artistes	Les années Jazz 1918 - 1928	Le Journal RDI	Scully RDI	Trajectoires	Second Regard	Personnages		
MP	...fleuves (16:00)	Journal suisse	Gourmands	École des fans / Festivals (18:45)	Journal FR2	Cap Aventure	Un Siècle d'écrivains	Viva (20:50)	Bons Baisers d'Amérique	Journal belge	Courants d'art	Verso			
MX	Cinéma / JAILHOUSE ROCK (6) (16:00)			Présentations spéciales / Why Elvis? - Aloha from Hawaii				Elvis the Great Performance							
CF	Emprunteurs	Billy le chat	...Sucroé	Joy. Naufragés	Le Studio	Chahut, Bahut	Shlak								
TF	Scooby Doo	2 Stupid Dogs	Cléo et Chico	Le Diable...	Yogi l'ours	Fifi Brindacier	Bêtes à craquer	Capitaine Star	Ned... triton	Les Simpson	Image par image	Highlander	Les Simpson	Ned... triton	
RDS	Golf PGA - Championnat de la PGA - Dernière ronde (11:30)					Formule Indy / Grand Prix Road America		Rallye de l'atlas		Série superbike AMA	Sports 30 Mag	En toute liberté			
CBC	Adrienne Clarkson (15:00)	Nature of Thing	The Wonderful World of Disney	Emily of the New Moon				Cinéma / MARGARET'S MUSEUM (4) avec Helena Bonham Carter, Clive Russell			Sunday Report	Undercurrents	Sports Late Night		
CTV	8 13	Cinéma (15:00)	Seventh Heaven	News	Due South	Comedy Now	Cinéma / THE PRICE OF PEACE: BLACK FOX II (5) avec Christopher Reeve, Tony Todd				CTV News	News			
ABC	12	Wine & Cheese	...of Horses	Fashion TV	Pulse	Talking Heads	Touched by an Angel				Pulse / Sports				
ABC	6	Mechanics	The Simpsons	Dave's World	Myster. Island	Talking Travel	60 Minutes	Simpsons	The X-Files	The Practice	Heart of...	Newsweek			
ABC	24	Imprint... (16:00)	The National Dream	Dialogue	Allan Gregg	Great Parks	...Explorer	Hamish Macbeth	Imprint with Mary Hynes	The View from Here	Allan Gregg	Footnotes			
ABC	8	Pep Boys Colorado 2000 (16:00)			World News	Cinéma / THE RANSOM OF RED CHIEF avec Michael Jeter, Christopher Lloyd			News Special / Scientology	The Practice	News	Pub			
ABC	13				World News	M*A*S*H					The Entertainers	E.T. this Week			
CBS	3	Golf / PGA Championship (14:00)				60 Minutes		Touched by an Angel							
CBS	8														
NBC	5	Tennis (15:00)	NBC Sports / Basketball	Pub	NBC News	You Be the Judge	Dateline NBC								
NBC	10														
PBS	33	The 9 Steps to Financial Freedom (15:00)	Birding for Kids	Monty Roberts: A Real Horse Whisperer	James Taylor Live (20:15)						Monty Roberts (22:15)	Mystery			
PBS	57	Cooking...	Healthweek	Travels Europe	ITN World Focus	Religion, Ethics	Ballykissangel	Evening at Pops / Gil Shuman	Great Performances / Elixir of Love						
MM		Fax	MuchOnDemand	MuchMegaHits	Combat des clips	MuchMusic Countdown		Fax	Classic Albums / The Band	MuchEast					
TSN		Golf / Championnat de la PGA - Dernière ronde (11:35)				Auto Racing / Cart Road America									

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

LES ARTS

EXPOSITIONS

Faire savoir et savoir-faire

Consacré à la création en direct, déplaçant dans l'espace public l'atelier d'artiste, favorisant les contacts directs, le Symposium concerne d'abord et avant tout le processus de création

SYMPOSIUM DE LA NOUVELLE PEINTURE DE BAIE-SAINT-PAUL
Jusqu'au 6 septembre

BERNARD LAMARCHE

Baie-Saint-Paul — Pour la 16^e édition de son histoire, le Symposium de la nouvelle peinture de Baie-Saint-Paul traite un thème on ne peut plus pertinent. Dédié à la peinture actuelle, le mois d'août à Baie-Saint-Paul sera cette année sous le signe du «faire».

On ne saurait davantage tomber dans le mille, à la limite de la redondance. Consacré à la création en direct, déplaçant dans l'espace public l'atelier d'artiste, favorisant les contacts directs entre le public et les artistes, le Symposium tout entier concerne d'abord et avant tout le processus de création. Y sont rois les aléas de la création, les dérives de la fabrication de l'objet, les résistances inhérentes à l'art en train de se faire et les détournements que peuvent provoquer au sein d'une démarche les commentaires extérieurs, la réception de l'œuvre. Le thème de cette année, *Faire mémoire*, nomme, sans réellement en déplacer les enjeux, l'essence même de l'événement.

Poétique

À la raison d'être du Symposium, le faire, on a conjugué une autre dimension qui n'est pas non plus nouvelle dans le collimateur de l'événement, à savoir la mémoire. L'insistante rengaine de la mémoire au Symposium se juxtapose à celle qui demeure la plus évidente, celle du faire. Par contre, la question du processus créatif est traitée selon un angle de vue qui se veut spécifique. Au tableau d'honneur de l'édition de cette année se retrouve la *poétique*, cette branche pointue et fascinante de la philosophie esthétique qui s'occupe plus particulièrement de cet aspect trouble de la création (qui n'est pas seulement réservé à l'art, soit dit en passant, encore moins à la seule peinture) qui précède l'objet fini. Rien n'est plus incertain que ce qui vient en amont de l'ouvrage terminé, une réalité que le Symposium, par définition, a toujours cherché à déployer davantage. Ce choix thématique a ceci de bien ciblé qu'aucune réelle tradition en ce singulier champ d'investigation n'existe encore au Québec, ce qui tend toutefois à changer.

Reste qu'un malaise persiste à la vue du cycle de cette année. Rien n'est nouveau dans le fait de discuter du faire dans le Symposium, étant donné que toutes les éditions précédentes s'y arrêtaient. De surcroît, le thème de la mémoire, omniprésent dans l'art des trente dernières années au point de s'épuiser (de concert avec celui du corps), peut être décelé d'une manière ou d'une autre, sans difficulté, dans presque tout ce qui se fait en art contemporain. De plus, il n'a rien de spécifique à la peinture. À défaut d'être abordé sans plus de précision, ce thème à ce point insaisissable permet certes une diversité appréciable, mais ne donne aucune couleur précise à l'édition de cette année. La mémoire et le faire étaient présents l'an dernier, l'année d'avant et ainsi de suite.

La donnée est terriblement fuyante. Il est possible de voir de la mémoire dans tout ce qui laisse trace. Du palimpseste à l'empreinte, bref ce qui concerne tout engramme, tout ce qui marque de façon indélébile ou de manière sujette à l'effacement peut être rattaché à un phénomène mnémotechnique. Tout revient plus ou moins à une question de traces et à la stratification de celles-ci, à leur agglutination. La parenté est à ce point commun que l'intérêt devient mitigé. Un tour de vis supplémentaire aurait pu

être donné à chacun des axes privilégiés. C'est le cas pour la mémoire comme pour celui du faire. Parler poétique concerne le faire, certes, mais pas nécessairement de manière, disons, aussi «positiviste». Parce que la poétique est aussi partie prenante lorsque le faire s'absente. Toute réflexion est poétique. Il y a une poétique dans le faire comme dans le non-faire, le faire peu, et même dans la destruction, et puis dans l'art comme dans le sport. Il faut savoir de quoi on parle exactement.

La sélection

Les productions impliquées cette année se sont pas nécessairement en cause, ce ne sont pas ces dernières qui souffrent d'un problème d'identité. Cela ne revient pas à dire que l'édition actuelle ne vaut pas la peine. Quinze artistes figurent au programme de cette année. Quatre artistes ont été sélectionnés: Wanda Koop (Winnipeg), Alberto Castro Leñero (Mexique), Rita Letendre (Toronto) et Suzelle Levasseur (Montréal). Les artistes sélectionnés sont, du Québec, Guy-Ann Albert, Sylvain Cousineau, Denis Forcier, Zhu Lan et Carmen Ruschinsky; du Canada, Jessica Lovegrove et Al Obaidi, tous deux de Toronto, puis d'Europe, Gilles Rieu (France), Jeanine Osborne (Suisse) et Bendicht Walthert (Suisse).

Par exemple, la peinture de Denis Forcier consiste en des prises de vues en photographie stéréoscopique qu'il transpose en peinture. Ses images du quotidien qu'il peint patiemment (séparation de couleurs, 15 couches appliquées en gradation de densité) prennent du relief à travers des lunettes 3D et montrent sans cette interface une iconographie oscillante, brouillée. Sa présence dans le Symposium est des plus justifiées. Le processus d'application de la couleur à l'aide de projection de diapositives procède d'un savoir-faire dont les rouages sont imperceptibles à travers le tableau fini. D'où l'intérêt de voir les différentes étapes de production, ce que le Symposium permet justement. Par contre, on dira ce que l'on voudra, mais la dimension poétique, si elle n'est pas totalement absente, est passablement réduite, le procédé une fois maîtrisé n'allouant pas de réelle transformation dans le faire.

En ce sens, toujours en fonction du thème privilégié, les productions respectives de Jeanine Osborne et de Bendicht Walthert permettent de bien saisir les différentes dimensions de leur manière de travailler. La première est à couvrir un mur de dessins qui comprennent une poésie issue de sa plume, qu'elle transpose ensuite en musique, chant et piano. Le passage de l'une à l'autre, cette sorte de traduction jouant sur les émotions, implique un véritable processus de transformation dans le faire.

Dans le cas de Walthert, outre quelques tableaux limitrophes, son projet principal consiste en l'élaboration d'un tableau parfaitement carré rempli par étapes en le faisant tourner sur son axe central. Situé sur le site du Symposium dans le box adjacent à celui de Suzelle Levasseur qui travaille le tondo, la perméabilité de sa production à l'autre côtoyée en modifie le processus, s'ouvrant à des paramètres renouvelés. Au moment de notre passage, la grille de départ de cette surface carrée reprenait la blancheur ronde sur tableau de Levasseur, encore peu avancé. Aux formes fantomatiques de Levasseur répondaient celles de Walthert, qui se permettait de travailler au verso de la toile, laissant le pigment ainsi absorbé émerger doucement à la surface du tableau.

Si plusieurs productions ne possèdent rien de tranchant en fonction de la question du faire, le résultat final restant à être envisagé, quelques procédés toutefois se démarquent. Par exemple, les grandes toiles de Guy-Ann Albert ne partagent avec la pein-



La Montréalaise Carmen Ruschinsky en pleine session de travail au Symposium de Baie-Saint-Paul.

ture que leur apparence finale. Le processus de réalisation s'approche davantage de la photographie et de la gravure. À travers une série d'agrandissements faits à la photocopieuse, l'artiste parvient à faire disparaître le référent de départ, une empreinte digitale. Magnifié à l'excès puis transféré sur toile, le résultat cache étonnamment les étapes incontournables du processus. De son côté, Ruschinsky poursuit son travail pictural fait d'accumulation de signes plastiques récurrents. Les effets plastiques causés par la densité variable d'un unique

signe répété — une flèche rouge — ressortent particulièrement à voir la peintre avancer graduellement et couvrir la surface en écho au fond du tableau maculé d'un lavis texturé de rouge. Il faut voir aussi Obaidi accumuler tranquillement les esquisses très graphiques avant la réalisation d'un tableau final. Et Zhu Lan couvrir le mur de dessins métisses de calligraphie chinoise. Lovegrove poursuit quant à elle un projet en plusieurs étapes, toutes des manifestations publiques, ayant comme point de départ l'alzhei-

FRANÇOIS RIVARD, COLLABORATION SPÉCIALE



La création en direct, au Symposium de Baie-Saint-Paul.

FRANÇOIS RIVARD, COLLABORATION SPÉCIALE

RIOPELLE
Peintures, dessins, estampes et catalogues
1947-1995
Jusqu'au 5 septembre
GALERIE SIMON BLAIS
4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514-849-1165 Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

Le colloque du Symposium

Conformément au thème privilégié cette année dans le cadre du Symposium international de la nouvelle peinture du Canada, à savoir la poétique, l'étude du faire artistique, le traditionnel colloque convoquera, jeudi et vendredi prochains (20 et 21 août) des spécialistes de la question. Critiques, historiens de l'art, poéticiens et artistes se succéderont à la table de conférence pour «jeter un regard renouvelé sur ce que nous cache et nous révèle à la fois l'œuvre picturale, en tant qu'expérience et expression du sens et affirmation d'une identité constamment remuée, dans son rapport symbolique au réel, par le flux et le reflux de la mémoire». Le colloque se tiendra à l'arena de Baie-Saint-Paul.

Après l'ouverture officielle, prononcée par Francoise Labbe, directrice du Centre d'art et du Centre d'exposition de Baie-Saint-Paul, des 13h30, Claude-Maurice Gagnon, directeur artistique de l'édition de cette année et Paul Lusier, président du Forum prendront la parole. Ensuite, à 14h, René Passeron, directeur de recherche honoraire au C.N.R.S., président de la Société internationale de poétique se penchera sur la question. Il sera suivi de l'historien de l'art et artiste Marcel Saint-Pierre, professeur à l'UQAM et de Richard Conte, peintre, professeur à l'Université de Paris 1, directeur de la rédaction de la revue *Recherches poétiques*, Roland Bourneuf, ancien professeur du Département des littératures de l'Université Laval et Bernard Paquet, artiste, docteur en arts plastiques de Paris 1, Panthéon-Sorbonne et enseignant à l'UQAM, qui clôtureront la première section de discussion.

La fin de l'après-midi sera entièrement consacrée à la parole d'artiste, alors que Roger Bellemare, Suzanne Giroux, Tom Hopkins et Vivian Gottheim qui discuteront autour de la question «La peinture est-elle une poésie visuelle?». Le lendemain, en matinée, la discussion sera consacrée à une «discussion synthèse sur l'ensemble des contributions». Le public est tout particulièrement invité à participer. L'après-midi sera ouvert à la rencontre des conférenciers et des artistes et à la visite des ateliers.

Bernard Lamarache

Wanda Koop, *Painting for Brightly Lit Rooms*, 1995. Acrylique, 2,1 m x 2,7 m.

LE SYMPOSIUM
DE LA NOUVELLE PEINTURE AU CANADA
du 31 juillet au 6 septembre 1998
FAIRE

LES ARTISTES INVITÉS:
Wanda Koop Winnipeg
Rita Letendre Toronto
Suzelle Levasseur Montréal
Alberto Castro Leñero Mexico

LE FORUM
les 20 et 21 août 1998
René Passeron Richard Conte

• PROGRAMMATION VIDÉO • FORUM • CONFÉRENCES •
• ANIMATION EN PERMANENCE •

OUVERT TOUS LES JOURS DE 12 h 00 À 18 h 00
CENTRE D'EXPOSITION DE BAIE-SAINT-PAUL
23, rue Ambroise-Fafard (418) 435-3681
Subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec

CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC
LE DEVOIR
MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Foyer de jeunes travailleurs et travailleuses de Montréal inc.

Le Foyer de jeunes travailleurs, partenaire de l'entreprise privée

Tél. (514) 522-3198

Un été passionnant au Musée!

STUDIOLO MARTHA FLEMING & LYNE LAPOINTE

Jusqu'au 13 septembre

LOUIS-PHILIPPE DEMERS ET BILL VORN

La Cour des Miracles

Jusqu'au 30 août

ELEANOR BOND

Jusqu'au 13 septembre

MICAH LEXIER, 37

Jusqu'au 20 septembre

MICAH LEXIER, 37

Le dimanche, venez participer aux ateliers de création!

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal
Renseignements : (514) 847-6226

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL Québec



MICHÈLE CHAMPENOIS

Nous commençons la publication d'une série de rencontres avec des créateurs de meubles et d'objets qui ont contribué à l'histoire du design et à l'innovation dans la vie quotidienne.

Comme Robert Doisneau surgissant vivant au milieu de ses propres archives et devenant célèbre dans une seconde vie alors qu'on le croyait disparu avec le pavé des faubourgs ou les noces de banlieue, Charlotte Perriand vient de faire, à l'âge de 94 ans, une nouvelle entrée dans le monde. À la faveur de la parution de ses mémoires (*Une vie de création*, Éditions Odile Jacob, 425 pages), on a vu dans les magazines son profil net, son chignon tiré et son regard plissé de Chinoise mi-bourguignonne mi-savoyarde; et on l'a entendue défendre le beau métier qui ne portait pas encore ce nom quand elle a commencé à l'exercer: designer. Un terme qui, admettant, ne lui convient pas, elle qui refuse de traiter les objets isolés, hors de l'aménagement d'un espace, et qui refusa aussi le titre d'architecte.

On la reconnaît, bien campée sur ses convictions, franche dans ses choix humains, et curieuse des autres. Un sage des formes, esprit en éveil, dont témoignent, dans son livre, la fraîcheur des découvertes successives autour du monde, du Japon au Brésil, et, dès 1930, l'étonnement aigu lors d'un voyage à Berlin et à Moscou, où la misère insoupçonnée conforte son sens des réalités, sans détruire pourtant l'espérance qu'elle partageait avec sa génération d'utopistes. Pour une vie meilleure, un habitat meilleur.

À l'entendre aussi claire et vivement déterminée de propos en son grand âge, on imagine la personnalité rayonnante et enthousiaste qui entra un jour de 1927 dans l'atelier du 35, rue de Sèvres, à Paris, chez Le Corbusier, alors rendez-vous international de jeunes gens déterminés à changer quelque chose à l'ordre des choses bâties, avec son carton à dessin sous le bras. Et on mesure le choc reçu de la première réplique du maître: «Vous savez, ici, on ne dessine pas des cous-
sins.»

Malentendu dissipé — mais jamais oublié — dès que Pierre Jeanneret et «Corbu» auront constaté, lors d'une visite surprise au Salon d'automne, que la jeune postulante, sortie des Arts Déco mais rebelle, avait autre chose à montrer que des croquis: elle exposait le «bar sous le toit» qu'elle avait agencé pour elle-même dans son mini-loft, un atelier de photographe place Saint-Sulpice, pour recevoir plus d'amis dans un espace limité, verre et métal comme seuls matériaux.

Pour éclairer sa future salle à manger, où une table caoutchoutée de noir se déroulera entre deux glissières de métal, elle achète un phare de voiture. Anecdote à la mesure d'une attitude puisqu'il faudra attendre cinquante ans pour que l'on suspende des lampes d'atelier dans les boutiques chic et encore rarement dans les salles de séjour.

Déjà l'idée des altitudes. Déjà l'idée de gagner du terrain, d'assouplir les limites, d'élargir l'espace. De prendre le paysage à partie. On la retrouve aujourd'hui dans son chalet de Méribel, ou bien perchée en haut d'un immeuble avec le ciel et les toits de Paris pour territoire: quelques dizaines de mètres carrés où rien ne se perd, comme dans une cabine de bateau, où les murs nus recueillent au coucher du soleil l'ombre portée d'un arbuste sur la terrasse, tableau éphémère et jardin zen, où cloisons et claustras coulissent pour découvrir une bibliothèque ou créer une intimité, surfaces multipliées par le jeu des diagonales, et par des échappées.

Rouée et attentive au détail comme une femme, décidée et nette comme un homme, amie des matériaux aussi: dans le trio d'inventeurs formé avec Le Corbusier — le prophète et le donneur de thèmes —, Pierre Jeanneret, cousin dévoué et admiratif, architecte fin, homme discret et fou de mécanique — c'était lui qui bricolait les voitures Voisin pour le plaisir —, Charlotte Perriand, son grand sourire aux lèvres et son roulement à billes chromées autour du cou, apporte l'étincelle et l'amadou.

Trois caractères en connivence, parfois en concurrence et le plus souvent en complémentarité: sensibilités mixtes (qui est plus femme, qui est mieux homme?), des affinités complexes qui s'épanouissent en plusieurs années de vie commune pour Charlotte Perriand et Pierre Jeanneret, mais qui

FORMES



UNE femme DANS UN fauteuil D'HOMME

CHARLOTTE PERRIAND, UNE CONTEMPORAINE DE L'ESPRIT NOUVEAU ALLAIT RÉINVENTER LES MANIÈRES D'HABITER

PHOTOS ARCHIVES CHARLOTTE PERRIAND

sans doute conduiront aussi à son départ de l'Atelier, dix ans plus tard, en 1937, sur un agacement de «Corbu».

En attendant, on crée: la chaise longue de 1929, le fauteuil cube, des tables à plateau de verre sur un piètement de métal, et on reprend les fauteuils tournants que la jeune femme avait déjà à son actif. Dans l'esprit des premiers essais de Gropius et Breuer en Allemagne, mais en continuant d'innover, en pensant à l'industrie mais sans parvenir à la convaincre: «Corbu» trace des «postures» (de repos, un sac de couchage roulé sous la tête et les jambes en l'air sur une branche, qui inspirera la chaise longue basculante), l'équipe cherche des solutions, bricole des prototypes, met au point des modèles pour meubler la villa La Roche, construite en 1922 pour des amis des arts et de l'avant-garde, rue du Docteur-Blanche à Paris (c'est aujourd'hui le siège de la Fondation Le Corbusier).

Mais il faudra attendre les années 1965 pour que la réédition de quelques éléments de mobilier par Cassina en diffuse plus largement l'image et un peu mieux l'usage. Et encore dix ans pour que les simples casiers de rangement imaginés dans cette période soient fabriqués aussi. Mais ils seront vendus comme des objets de luxe alors qu'ils étaient destinés au grand public qui entretemps, aura tout même fini par délaisser l'encombrement et le capitonné et par adopter de nouveaux modes d'habiter.

Une histoire lente, en somme, née dans la polémique. La presse de l'époque du Salon d'automne ne l'avait pas ignorée: quand *Le Temps*, journal des classes possédantes, ironisait méchamment, la revue *L'Art vivant* prenait le parti de cette jeune artiste aux cheveux courts et au collier d'acier. Peu de femmes — on pense à Eileen Gray, l'Irlandaise, autre adepte du style tube chromé — ont laissé leur nom. Et Charlotte Perriand, femme égale par compétence et caractère, sans avoir à militer pour le féminisme, entraînant des hommes dans son parcours de gymnaste mais ne s'encombrant pas d'eux s'ils devenaient obstacles à son avancée.

Coco Chanel libérait la silhouette, les architectes d'avant-garde allaient alléger l'espace habité. Alors que le style dominant, l'Arts déco, plaquait ses motifs sur des meubles lourds et massifs comme des coffres-forts, les adeptes des Temps nouveaux proposaient des structures allégées, des silhouettes métalliques, des toiles tendues et des cuirs souples, modernes hamacs, sièges cubes et cubistes qui répondaient avec ferveur à un nouveau mot d'ordre universel: la fonction crée la forme. En lutte contre le souci bourgeois de paraître et d'accumuler. En route vers la pureté de l'air, l'hygiène du corps et la liberté de l'esprit.

Emménageant à Montparnasse, Charlotte Perriand allait se trouver par hasard voisine d'un peintre de la joie

de vivre, ami du peuple, qui devenait le sien: Fernand Léger; ça lui allait bien. Souvent, elle fera appel à lui, pour des expositions, des manifestes. Années engagées, avant et après 1936.

Il faut croire Charlotte Perriand quand elle dit ne s'être jamais demandé si elle travaillait comme un homme, ou comme une femme. Elle croit ce qu'elle dit et dit ce qu'elle croit, ne se déguise pas (sauf en tube de peinture pour un bal au Moulin de la Galette). Elle dit sa vérité, qu'elle raconte des anecdotes ou des moments d'histoire (le train vide de l'exode qui la conduit malgré tout à Marseille ou, plus tard, la chute de Saïgon). À une époque où l'on prend la pose avant d'agir, elle représente l'attitude contraire. Pas d'artifice, pas de maquillage. Même chose avec le mobilier, pas de camouflage. Et une mémoire vive et précise comme le ton qu'elle a pour faire revivre tel ou tel moment d'une existence riche de rencontres, et du long parcours de ses années d'active.

Engagée, pas enfermée: adepte précoce du métal, elle travaille, au risque de choquer ses amis, le bois dès 1935, en présentant dans «la chambre d'un jeune homme» pour une exposition à Bruxelles, un fauteuil paillé, forme nouvelle mais artisanat de toujours. En 1938, pour le rédacteur en chef du quotidien *Ce Soir*, elle fait assembler de lourds madriers en pin, solides, épais et doux au toucher, qui formeront une table courbe, tour à tour bureau et table de réunion pour la rédaction...

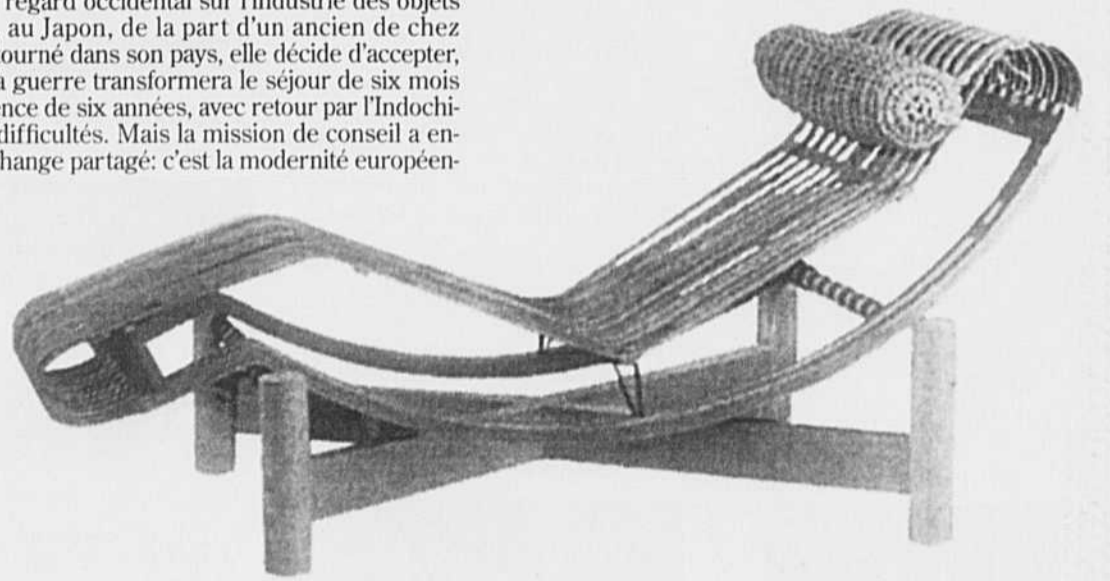
Quand, en février 1940, elle reçoit une invitation à venir porter, à la suite d'un représentant du Bauhaus, Bruno Taut, un regard occidental sur l'industrie des objets quotidiens, au Japon, de la part d'un ancien de chez «Corbu» retourné dans son pays, elle décide d'accepter, de partir. La guerre transformera le séjour par six mois en une absence de six années, avec retour par l'Indochine et mille difficultés. Mais la mission de conseil a entraîné un échange partagé: c'est la modernité européen-

ne qui vient puiser aux sources du purisme extrême-oriental.

Nouveaux matériaux, bambou, laque, nouvelles compositions, l'ordre et la mesure selon le tatami, l'espace déployé à volonté par le jeu des cloisons mobiles, la lumière apprivoisée à travers le papier, la légèreté, l'éphémère... Et surtout, l'art de susciter par le vide un espace pour une pensée en liberté: Charlotte Perriand devient l'ambassadrice d'un lien créateur entre les deux pays, les deux traditions, qui ne la quittera plus.

Débuter une vie professionnelle dans l'atelier de la rue de Sèvres, apprendre à vivre en Extrême-Orient — plus loin que la Lune, dans ces années-là —, revenir en France participer aux espoirs de la reconstruction, bâtir avec Jean Prouvé l'environnement intérieur des cités universitaires des années 50, et, à 65 ans, s'engager à nouveau dans une expérience d'habitat pour une station de montagne, les Arcs, en Savoie, il y a là matière à se souvenir. Matière aussi à réflexion sur l'avenir pour une personnalité tournée vers la jeunesse, qui offre le passé comme une information, jamais comme une nostalgie.

Le siècle n'avait pas trois ans lorsque Charlotte Perriand ouvrit les yeux sur le monde. Et tandis qu'il touche à sa fin, elle peut voir admises quelques-unes des idées lancées par elle et ses proches lorsqu'elle avait vingt ans.



Galerie de l'Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone: (514) 866-1255

Galerie

IDΣ

Galerie D'ICI D'AILLEURS
Vitrine unique
OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Pour acheter, collectionner ou, simplement, regarder...

Heures d'ouverture

Lundi et mardi, de 10h à 19h
Mercredi, jeudi, vendredi et samedi, de 10h à 21h
Dimanche, de 10h à 18h